



FIGARO
ILLUSTRE

NUMÉRO DE NOËL

La Fée au Gui

H. C. erve



LE FLOU-FLOU

Ruban ondulateur à œillets

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



POUDRE DE BEAUTÉ

N'obstruant pas les pores de la peau et préservant le derme contre le hâle et les impuretés de l'air

SAVON ET CRÈME ANTI-RIDES

Seule inventeur diplômée par l'Académie et la Faculté de Médecine de Paris

MÉDAILLES

MÉTHODE AMÉRICAINE — GUÉRISON DE L'OBÉSITÉ — POITRINE FERME ET OPULENTE

M^{me} PATTISON, 28, rue de Constantinople, 28, PARIS (Mardi, Jeudi et Samedi)

ENGLISH SPOKEN



HENRI PETIT

Tailleur pour Hommes, Dames
et Enfants

SPÉCIALITÉ DE COSTUMES

DE

SPORT

5, Boulevard Malesherbes et 34, Rue Boissy-d'Anglas

PARIS-MADELEINE



C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [100 gr. environ] 6 fr. . petit modèle [50 gr. environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

F. PINET

PARIS - 44, rue de Paradis - PARIS



Envoi Franco du Catalogue

DÉJEUNER DES DAMES

Pour remplacer le chocolat de digestion parfois difficile et le café au lait dont les effets débilitants sont si nuisibles à la santé des dames, les Médecins recommandent le

RACAHOUT DES ARABES DE DELANGRENIER

aliment très agréable et très nutritif qu'ils ordonnent déjà aux enfants, aux personnes âgées ou anémiques, en un mot à tous ceux qui ont besoin de fortifiants.

Paris, 53, rue Vivienne, 53.

DÉPÔTS DANS TOUTES LES VILLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
Se méfier des imitations et contrefaçons.



MODE D'EMPLOI

Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère. Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, passez au tamis ou à une passoire fine. — Coulez dans un moule. — Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

PARFUMS

Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.

MÉDAILLE D'OR

Concours International Culinatoire et d'Alimentation
EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.
(Se méfier des imitations)
Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épicerie

ONGUENT CHAPARD



Guérit les chevaux couronnés et fait repousser les poils même sans et même couleur.

L'Onguent Chapard guérit les seimes, les bleimes, les encastelures, etc.

L'Onguent Chapard sert à l'entretien journalier du pied du cheval auquel il donne la force et la souplesse. Il le préserve de l'action desséchante de l'air et

évite ainsi les maladies les plus communes et souvent très dangereuses.

L'EMPLOYER C'EST L'ADOPTER — NOMBREUSES ATTESTATIONS

Prix : la boîte de 1 kilo environ. 3 fr. — postal en plus.
PRIX-COURANT FRANCO SUR DEMANDE. — COMPTOIR GÉNÉRAL DE L'ÉLEVAGE, 10 bis, RUE ANJOLIE



BONBONS VERT-GALANT

Du Professeur **PINGAUD**

LAURÉAT DE PLUSIEURS ACADEMIES ET CORPS SAVANTS

Éminemment toniques et fortifiants, leur emploi raisonné produit des effets extraordinaires de rajeunissement et de parfaite santé.

C'EST LA VIE PROLONGÉE VEC TOUS SES CHARMES

Boîte : 10 fr. franco au Dépôt des Produits Vert-Galant

Dr. H. PILLOT, 5, Rue Mazagran, Paris, et toutes Pharmacies.

NOTA. — L'Élixir "VERT-GALANT" à base de Kola et de Cacao, a les mêmes vertus que les bonbons et constitue en outre une liqueur de table en tous points parfaite.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}.

Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.



La Noël de Frère Léon

par Edouard Rod

PAR une nuit glacée de décembre, le Frère François et le Frère Léon montaient au couvent de la Verna. Un tapis de neige durcie couvrait la montagne, en sorte qu'ils glissaient à chacun de leurs pas. Leur marche était si pénible que, malgré la bise qui les cinglait, des gouttes de sueur tombaient de leurs visages. Leurs besaces étaient vides : depuis le grand matin, ils n'avaient pris aucune nourriture. Aussi les dernières forces du Frère Léon s'épuisaient-elles de minute en minute. Quant au Frère François, qu'une flamme intérieure réchauffait toujours, il ne s'apercevait point du froid : il marchait légèrement, comme si ses membres infatigables n'eussent point été faits d'argile mortelle, et, suivant son habitude, il dissertait de la vie bienheureuse :

« O Frère Léon, petite brebis du Seigneur, disait-il, sais-tu en quoi consiste la vie bienheureuse ? Quand nous serons glacés par une bise mille fois plus cruelle que celle qui souffle cette nuit ; quand nous serons épuisés par un jeûne bien plus prolongé ; quand des voleurs, par dépit de n'avoir rien à nous prendre, nous auront roués de coups ; quand les portiers de notre couvent, ne nous reconnaissant pas, nous auront renvoyés sans secours dans la nuit, alors, Frère Léon, nous commencerons à nous douter de ce qu'est la vie bienheureuse... »

Frère Léon s'arrêta pour reprendre haleine, et répondit d'une voix haletante :

« O Frère François, je trouve que la bise est bien assez cruelle, je trouve que notre jeûne dure depuis assez longtemps. Tout mon sang est glacé, je n'ai plus la force de remuer mes pieds qui me font grand mal, je me sens comme déchiré par les dents pointues d'un animal rongeur. Je ne crois pas qu'on puisse avoir plus froid, ni plus faim, ni plus soif, à moins d'en mourir. Et pourtant, je n'approche guère de la vie bienheureuse. »

Le Frère François dit avec un peu de tristesse :

« Frère Léon, c'est que ta foi n'est pas assez forte ! »

Et ils se remirent à marcher lentement. Mais au bout de quelques minutes, le Frère François reprit : « Frère Léon, sais-tu en quoi consiste la parfaite béatitude ? »

Le Frère Léon, dont l'haleine sifflait comme un soufflet de forge, s'arrêta en s'appuyant sur son bâton et soupira :

« Ah ! mon cher frère, pardonne à la faiblesse de ma foi ! Mais la parfaite béatitude, en ce moment, je crois que ce serait d'avoir le souper et le gîte ! »

Le Frère François poussa un soupir et ne répondit pas. Et tandis qu'ils recommençaient à gravir la montagne couverte de neige, il méditait sur l'erreur des hommes, qui prennent pour réels les besoins de leur nature et se persuadent qu'ils en souffrent quand ils ne peuvent les satisfaire, alors que seule la vie intérieure importe :

« Celui-ci, songeait-il, est un des meilleurs qui soient ; et pourtant, le voilà harassé et épuisé parce qu'il a marché une pauvre douzaine d'heures sans prendre de nourriture ! »

Mais il ne parlait plus, ne voulant point humilier son frère en lui disant le ravissement qu'il commençait à éprouver, comment le froid lui était doux comme une caresse, la faim savoureuse comme les mets les plus délicats, la soif rafraîchissante comme un beau fruit, la fatigue agréable. Et il se contentait de murmurer dans son cœur :

« Sois bénie, ma sœur la Faim, parce que tu nous a rassasiés ! Sois bénie, ma sœur la Soif, parce que tu nous désaltères ! Sois bénie, ma sœur la Fatigue, car tu nous délasses ! Et toi aussi, ma sœur la Bise, je te bénis, car tu chantes de beaux cantiques dans l'air du Seigneur ! »

En ce moment apparurent les premiers sapins du grand bois qui couronnait le sommet de la Verna. Leurs branches ployaient sous la neige, la nuit s'épaississait autour d'eux. Et soudain, le Frère François s'aperçut qu'en marchant dans l'obscurité, ils avaient perdu le bon sentier. Il en chercha des yeux, vainement, la trace légère et s'arrêta :

« Frère Léon, dit-il doucement, je crois que nous nous sommes égarés. Ainsi l'a voulu le Seigneur, qui nous guide, pour notre bien ! »

Alors, le Frère Léon s'écria :

« Ah ! mon Dieu ! je suis à bout de forces ! J'aime mieux mourir là ! »

Et il se laissa tomber sur la neige.

Mais le Frère François l'exhorta, le releva, lui persuada qu'ils allaient retrouver leur route ; et, le dos courbé, la tête basse, le pauvre Frère recommença à poser l'un devant l'autre



ses pieds qui ne devaient plus être, pensait-il, que deux glaçons crevés et sanguinolents.

Ils s'enfoncèrent sous les sapins. De temps en temps, un morceau de neige durcie tombait sur eux. La nuit s'était encore assombrie ; des bruits étranges couraient dans les arbres, comme des vols de mauvais esprits. Le Frère François dit : « N'entends-tu pas, Frère Léon ? L'on dirait que les anges du ciel chantent autour de nous ! »

Mais le Frère Léon n'eut pas la force de répondre.

Soudain, un grand rocher leur barra la route.

« Il faut retourner en arrière ! » dit le Frère François.

Le Frère Léon répondit : « Je ne peux pas ! »

Appuyé sur son bâton, il semblait figé sur le sol, comme la femme de Loth, qui fut changée en statue de sel en fuyant Sodome.

Le Frère François voulut l'exhorter encore : « Prends courage, mon frère, lui dit-il. Le Seigneur va nous montrer notre chemin ; ne te souvient-il pas qu'il marcha devant les Hébreux sous la forme d'une colonne de fumée ? Si tu te confies en lui, tu retrouveras toute ta force, tu ne sentiras plus ni la fatigue ni le



froid, et nous arriverons bientôt au couvent, où nous retrouverons nos frères... »

Mais pendant qu'il parlait ainsi, les jambes du Frère Léon fléchirent et se dérobaient sous lui : il tomba sur le sol, privé de sentiment, et d'épais flocons de neige se mirent à descendre du ciel, comme pour lui faire un linceul.

Alors, le Frère François réfléchit un moment. Il essaya de soulever le corps de son compagnon ; mais, bien que son âme fût d'une trempe divine, ses forces n'étaient point surnaturelles. Il reconnut son impuissance et se mit en prière. « O Seigneur ! disait-il, regardez votre pauvre serviteur ! Le voici couché sur le sol glacé et la neige le recouvre. Cependant, il vous adore dans la pureté de son cœur ; c'est pour attester votre puissance et pour rendre hommage

à la Sainte Pauvreté, votre fille, qu'il a marché pendant bien des jours, bafoué ou poursuivi par les passants, sans autre ressource pour se nourrir que les aumônes : car il s'est fait, pour vous plaire, pareil aux oiseaux des champs, qui ne récoltent ni n'amassent, et que votre bonté nourrit. Parmi les frères qui se sont réunis pour jeûner, adorer et prêcher, il est le plus ardent et le plus fidèle. C'est pour cela, Seigneur, que je vous demande de le sauver par un miracle pareil à ceux que vous fîtes dans les temps anciens, si tel est votre bon plaisir toutefois, car il importe qu'en toutes choses votre volonté s'accomplisse ; et s'il vous plaît de rappeler celui-là dans votre règne, nous le pleurerons doucement, parce que nous l'aimons avec tendresse, et nous louerons votre bonté. »

Ayant ainsi prié, le Frère François se pencha sur le corps du Frère Léon, et remarqua qu'il respirait à peine. Et il attendit. Et soudain, les yeux du jeune Frère s'entr'ouvrirent ; il se souleva sur le sol, un doux sourire aux lèvres, en murmurant : « Oh ! Frère François ! »

Et l'âpre paysage d'hiver se fondit soudain. Les sapins devinrent des pilastres d'or. D'épais tapis, pareils à ceux que les marchands vénitiens rapportent de leurs plus lointains voyages, étendirent leur mollesse onctueuse à la place de la neige. Au



lieu de l'âpre bise, des parfums, plus suaves que ceux de l'Arabie, attiédirent l'atmosphère. Ce n'étaient plus les flancs de la Verna, dure et cruelle, refuge de loups, asile des brigands du Casentin : c'était un palais magnifique, semblable à celui du roi Salomon. Et les deux Frères se trouvaient couchés sur des lits moelleux : et devant eux, une table était dressée, qui ne leur offrait que des mets délicats et des vins admirables, dans des plats d'or et dans des buires ciselées. Certainement, aucun monarque d'Orient n'offrit jamais à ses convives un repas plus magnifique. Des musiques de harpes vibraient dans l'air ; de belles esclaves, chastement vêtues de longues robes blanches, attendaient les ordres, immobiles comme des statues de marbre.

Déjà le Frère Léon étendait la main vers une coupe ; mais le Frère François l'arrêta :

« O mon frère ! lui dit-il, ne te hâte pas de tremper tes lèvres dans ce breuvage. Tout ceci est trop beau ! Ces fleurs, ces fruits, ces vins, cette musique, ces femmes, — j'ai peine à croire que cela vienne du Seigneur. Tels ne sont pas ses miracles habituels. Il fit pleuvoir devant les Hébreux une manne que ceux-ci ne tardèrent pas à trouver fade : il ne les combla pas de tous ces biens dont la possession ne peut que nous éloigner de la félicité parfaite. N'as-tu pas entendu raconter que de telles tentations assaillirent, à maintes reprises, les saints Ermites du désert ? Seul, l'Esprit du mal peut offrir tant de délices aux appétits de notre chair. »

Et il fit avec ferveur le signe de la croix. Sans doute, il s'attendait à voir le palais s'abîmer, la salle disparaître, les mets se changer en puants immondices, les belles esclaves en truies, en chiennes ou en vipères. Mais la table demeura, les harpes jouèrent un cantique, les belles esclaves se mirent en marche, et bientôt leur théorie figura une croix, qu'éclairait une lumière surnaturelle.

« Tu vois bien, frère François ! s'écria le Frère Léon. Il n'y a ici nul maléfice. C'est la bonté du Seigneur qui s'affirme dans ces magnificences. »

Et de nouveau il étendit vers la coupe d'or sa main, que le Frère François arrêta une fois encore :

« Frère Léon ! dit-il avec un peu de tristesse, prends garde à toi ! Multiples et infinies sont les ruses de l'Ennemi. Tous les moyens lui sont bons pour perdre les âmes. Il se peut que cette croix et ces cantiques soient une de ses ruses. »

Le Frère Léon répondit : « J'ai si soif ! »

— N'importe ! reprit le Frère François. Il est doux de souffrir de la soif pour l'amour de Dieu et la félicité parfaite... »

Mais le Frère Léon l'interrompit en disant : « J'ai si faim ! »

En ce moment, une grande croix lumineuse se dessina sur la muraille, vis-à-vis du Frère François, et une main de feu écrivit au-dessous, en lettres de feu : « INFINIE ET MULTIPLE EST LA BONTÉ DE DIEU ! »

Alors le Frère François reconnut la main qui avait averti Balthazar et fut rassuré dans son cœur. S'étant mis à genoux, il rendit grâces, et dit à son compagnon :

« Eh bien, Frère Léon, puisque telle est la volonté de Dieu, nous pouvons faire honneur à ce repas ! »

Mais il restait un peu triste : du pain sec, des figues, de l'eau claire, voilà le festin qu'il eût été heureux de tenir de la pitié divine.

Et les belles esclaves, dont l'attitude était d'ailleurs celle qui convient à des vierges parfaitement sages, n'apportaient que des plats exquis et raffinés : des poissons énormes, confits dans des sauces de la plus belle couleur et du goût le plus agréable ; des paons rôtis qui semblaient vivants, avec leurs plumes étalées en roue ; des gibiers de toutes sortes, des pâtés dans des croûtes dorées, des raisins gros comme des noix, et mille autres fruits, venus des quatre parties du monde, que personne n'aurait su nommer.

Le Frère Léon mangeait de grand appétit. Le Frère François lui-même, le palais excité par les épices, regrettait moins le

pain sec, les figues et l'eau qu'il aurait seulement souhaités. Et le vin, bien qu'ils se gardassent l'un et l'autre d'en abuser, leur réchauffait le cœur.

Quand ils furent rassasiés, ils s'endormirent doucement, bercés par la céleste musique des harpes, et ils rêvèrent ensemble que le Paradis s'était ouvert pour eux.

Puis ils se réveillèrent : ils étaient debout sur le flanc neigeux de la Verna, non loin des premiers sapins qui couronnent le sommet.

« O Frère François, dit le Frère Léon, que tout cela était beau ! Pourtant, nous n'avons pas rêvé, car je ne sens plus ni les tenailles de la faim, ni les brûlures de la soif, et mes membres sont souples et légers comme après un bon repos. »

Mais le Frère François restait debout, appuyé sur son bâton et plongé dans une méditation profonde.

« O Seigneur ! soyez béni, disait-il dans son cœur, car le Frère Léon, votre petite brebis, allait mourir, et vous l'avez sauvé ; nous avions faim et vous nous avez rassasiés ; nous avions soif et vous nous avez désaltérés ; nous étions épuisés de fatigue et vous nous avez délassés. Mais pourquoi, Seigneur, de tels moyens ? Pourquoi des viandes si fines, des vins si généreux, ce palais, cette musique, ces esclaves ? Vous pouviez transporter dans sa cellule, sur les ailes d'un ange, le pauvre Frère que ses forces avaient trahi ; vous pouviez faire jaillir devant lui, sous la neige, la source bienfaisante, comme vous fîtes une fois pour votre humble serviteur ; vous pouviez, plus simplement encore, amener auprès de lui une chèvre dont les mamelles auraient suffi à sa faim et à sa soif. Pourquoi, Seigneur, nous avoir conviés à un repas comme je n'en fis jamais à l'époque de mes prodigalités les plus folles ? »

Longtemps, le Frère François continua de penser ainsi, tourmenté par cette question qu'il ne pouvait résoudre. Le Frère Léon, à deux ou trois reprises, essaya de le tirer par la manche de sa robe, en lui disant : « Mon frère, n'oubliez pas qu'on nous attend au couvent pour la fête de la Noël, que nous célébrerons avec nos frères. »

Il n'entendait pas et demeurait plongé dans sa méditation, sachant bien que la réponse attendue viendrait et que la lumière se ferait dans son esprit. En effet, il finit par entendre au fond de lui la voix mystérieuse qui lui parlait quelquefois. Et cette voix disait :

« O Frère François ! le Seigneur n'a pas créé seulement le pain, l'eau et les figues : toutes les bonnes choses et toutes les belles choses sont aussi son œuvre. N'est-ce pas son soleil qui dore le raisin dans les vignes ? Est-ce que la beauté des êtres n'est pas un hymne à sa louange ? Et crois-tu donc que seul l'Ennemi soit capable de produire la joie des yeux et celle des sens ? Tout ce qui est bon vient de Dieu, Frère François, il faut que tu le saches. Seul l'orgueil vient de l'Ennemi. Descends dans les secrets de ton cœur, mon frère, et vois s'il n'y avait pas quelque orgueil dans le mépris que tu faisais des beautés de la terre et des complaisances de la chair ? Tu le sauras, maintenant, et tu te méfieras davantage de toi-même, et tu comprendras que le royaume de Dieu est un pays riche et fécond, et que la sagesse de l'homme est de s'y promener librement, sans redouter les frais ombrages ni les fruits savoureux. »

La voix se tut, et le Frère François à son tour dit au Frère Léon : « Mon frère, il est temps de nous remettre en chemin, car on nous attend au couvent pour célébrer le jour de la Noël. »

La couche de neige était plus épaisse ; dans le petit matin, la bise sifflait plus aigre encore que la veille ; les sapins qui couronnent le sommet de la montagne semblaient des fantômes désolés. Les deux Frères marchèrent un moment en silence, avançant à grand-peine, bientôt haletants. Un vol de corbeaux passa sur leurs têtes. L'aube du jour sacré se levait, désolée comme si elle eût été chargée de toutes les tristesses de la terre. Et le Frère Léon pensait, — mais sans oser s'avouer sa pensée :

« Pourquoi suis-je à gravir dans cette montagne, au lieu d'être encore couché dans le beau palais que le Seigneur m'avait prêté ? »

Puis, au bout d'un moment, comme il éprouvait le besoin d'entendre le son de sa voix, il demanda à son compagnon : « Frère François, dis-moi, je t'en prie, en quoi consiste la vie bienheureuse ? »

Le Frère François répondit avec un soupir :

« En vérité, Frère Léon, je ne le sais plus ! »

Et, après un silence, il ajouta :

« Mais je crois que la vie bienheureuse consiste à comprendre toujours les vrais desseins du Seigneur et à suivre ses conseils en toutes choses !... »

ÉDOUARD ROD.

(Illustrations de Lucien Métivet.)





Un Bon Coup DE COUTEAU

PAR LE V^{te} MELCHIOR DE VOGÜÉ

Il y a peut-être quelque courage à dire tout d'abord que le docteur Peter Laurvig était de Bergen, en Norvège. Sur ce simple énoncé, nos vigilants protectionnistes littéraires prendront feu : encore un cas d'*ibsenolâtrie*, grogneront-ils. Et le lecteur attendra le défilé des blêmes détraquées aux bandeaux plats, aux yeux de phoque, autour d'un personnage apparenté à ce funèbre docteur Rank, de *la Maison de Poupée*, qui dit les paroles et fait les gestes de l'amour avec une voix de fantôme et des contractions de cadavre. — Si j'étais libre d'inventer, mon héros serait à coup sûr de bonne lignée montmartroise, éminemment parisien ; mais tout le prix de l'anecdote que je vais rapporter est dans l'authenticité des faits, tels qu'ils me furent certifiés par un magistrat napolitain de mes amis, un soir où nous philosophions, en arpentant le quai de Chiatamone, sur les beaux sentiments qui refleurissent parfois dans le cœur d'un coquin.

Le docteur norvégien était un original bien connu à Naples, où il habita de longues années une petite maison solitaire, accrochée entre des buissons d'aloès sur les pentes du Vomero. Quand je l'appelle docteur, ce n'est point qu'il exerçât officiellement l'art honorable et conjectural dont vivent les hommes bien intentionnés qui prolongent nos souffrances. Il avait pris jadis ses degrés par amour de la science, il pratiquait la médecine en amateur, soignant sans rétribution les pauvres gens, par amour de l'humanité, semblait-il ; mais pour qui pénétrait plus avant dans son humeur cette opinion était difficile à concilier avec la misanthropie foncière, du personnage.

Riche, veuf, père d'une fille qu'il adorait, Laurvig avait quitté son pays pour réchauffer cette enfant malade au soleil d'Italie. La jeune poitrinaire avait succombé à Naples. Le père demeura à la place où le monde s'était vidé pour lui de toute joie. Après une période de farouche accablement, il reprit ses anciennes études, il se remit à herboriser ; tout le jour, il allait dans la campagne ou sur la grève, penché avec passion sur les fleurs, sur les algues, comme s'il eût respiré dans leurs odeurs quelques

atômes de la chère créature rentrée au sein des choses. Un homme qui ramasse des simples sait guérir : le menu peuple ne varie jamais sur la solidité de cette déduction. Les indigents du Vomero persécutèrent l'étranger pour obtenir de lui des consultations et des remèdes. Au début, il céda de guerre lasse à des importunités ; bientôt, il rechercha les occasions d'appliquer ses connaissances médicales. Quand on célébrait sa bienfaisance, Laurvig haussait les épaules avec un sourire dédaigneux : il s'était examiné, il savait quel stimulant l'aiguillonnait dans cette lutte contre la Mort, contre la féroce ennemie qui l'avait dépouillé de son unique bien. Il y goûtait la volupté d'une revanche, l'ivresse furieuse du duelliste qui abat l'adversaire par lequel il fut souffleté ; chaque victoire remportée sur la voleuse avait la saveur d'une vendetta personnelle.

Peu liant, jaloux de sa solitude et avare de ses paroles, on ne lui connaissait qu'un ami : un grand chien danois, bel animal de robe noire avec une tache de feu sur la tête, qui répondait au nom de Rampollo et faisait la société habituelle du docteur Peter. L'homme au cœur fermé n'avait de communication intime qu'avec ce compagnon ; sa douleur dure fondait parfois dans l'insondable douceur de ces bons yeux de chien, il retrouvait des sourires pour leur prière muette, alors que ces chaudes prunelles quêtent si humblement un signe d'affection sur le visage du maître ; et comme il faut bien qu'une âme, si meurtrie soit-elle, remonte aux lèvres pour communier avec un être de la création, les lèvres sèches du docteur retrouvaient des baisers où un peu de son âme passait sur cette tête caressante. Rampollo suivait Laurvig dans ses visites, portant au cou le panier qui contenait les médicaments et s'emplissait aux champs des cueillettes faites pour l'herbier. De Capodimonte jusqu'au port, tous les lazzarone connaissaient le couple insépa-

nable. Quand le chien noir apparaissait au détour des ruelles populeuses, la clientèle du médecin, estropiés et fiévreux, se hâtait aux fenêtres pour héler sans façons *il buon dottore Pierino*; on savait qu'il allait déboucher de son pas lent, dans l'ample redingote flottante sur le long corps maigre, un peu voûté, avec son épaisse barbe rousse noyant le visage jusqu'au front carré, pensif et volontaire, qui abritait sous de larges arcades sourcilières les yeux clairs du pays des mers pâles, ces yeux où errait maintenant le regard distrait et abîmé des gens qui suivent en arrière un bonheur perdu.

Laurvig menait depuis quelques années ce genre de vie quand éclata le choléra de 1884. A peine déclaré, le fléau fit rage dans les vieux quartiers du Marché. On eût dit que la bête invisible, en s'échappant de la cale de navire où elle était cachée, avait couru droit à son repaire naturel, au nid séculaire des terribles infections; à ce lacs de sombres ruelles, empuanties par les échoppes des poissonniers, des frituriers, privées d'air et de lumière par l'oppression des hautes maisons lépreuses qui se couent sur le pavé, avec les loques sordides accrochées à chacune de leurs fenêtres, les miasmes des taudis où grouille le misérable gibier d'épidémie. On vit dans la rue, à Naples; on y mourait, alors. Dès le matin, ces tristes demeures se vidaient de leurs habitants: hommes valides et vieillards, femmes et enfants descendaient en hâte, s'attroupaient devant le marchand de pastèques ou de *frutti di mare*; il semblait que ce troupeau humain fût poussé à la rencontre de la sinistre visiteuse et voulut attendre son passage sur le seuil des portes. Elle passait, marquant chaque fois quelques victimes nouvelles; les unes s'abandonnaient sur place, avec une résignation fataliste; d'autres gardaient la force de se traîner jusqu'aux abords des églises, dans la foule bruyante et gesticulante d'où montait vers la Madone une litanie éplorée, ininterrompue, reprenant par rafales, comme fouettée d'angoisse, à l'arrivée des chars qui apportaient leur funèbre récolte de la nuit.

La dépression universelle produisit l'effet d'un excitant sur le docteur Peter. La voleuse qui lui avait crevé le cœur, l'ennemie qu'il poursuivait d'habitude en de sournoises embuscades, la Mort, lui offrait enfin une bataille rangée; il pouvait frapper le monstre à toute heure, à coups redoublés; il s'exaltait dans cette lutte, il comptait orgueilleusement les proies qu'il arrachait au fléau. Laurvig ne connaissait plus le repos; il puisait une énergie intarissable dans sa passion de haine et de rancune contre la puissance destructrice, contre la tueuse d'enfants à laquelle son

imagination prêtait parfois une figure, une réalité chimérique, tant il eût voulu l'étreindre corps à corps, la sentir vaincue, rendant gorge sous sa main. Chaque matin, l'aube le trouvait à l'œuvre dans ces quartiers de misère, son champ de combat accoutumé, au milieu de cette population affolée qui implorait ses secours; il ne regagnait son logis qu'à la nuit, après avoir battu toutes les rues, répondu à tous les appels, disputé tous ses clients de rencontre au mal qui les convulsait.

Un soir qu'il reprenait ainsi le chemin du Vomero, un homme se dressa devant lui à l'entrée de la *Calata San Sebastiano*, l'une de ces rampes étroites, infectes, bordées de vieilles bâtisses où gisent les pires va-nu-pieds.

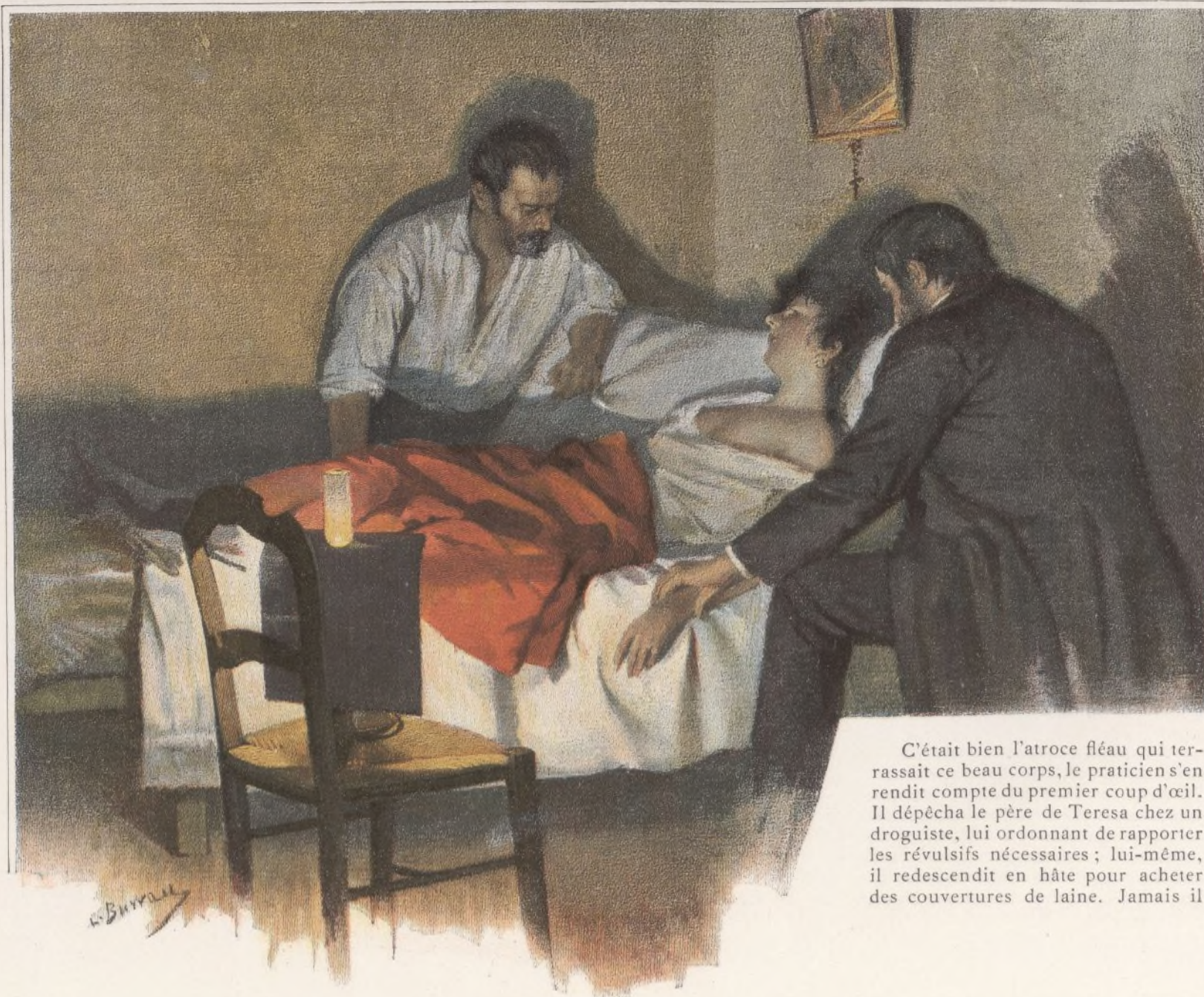
« Docteur, pour l'amour de Dieu, montez jusque chez nous ! Il y a une malade qui se meurt ». Laurvig se sentait très las; la journée avait été rude; à jeun depuis le matin, son corps demandait grâce; et le panier aux médicaments ballottait, absolument vide, au cou de Rampollo. Le médecin voulut passer outre.

Résolument, l'homme lui barra la route. Cet individu paraissait hors de lui. Il ne payait pas de mine, sous le bec de gaz qui l'éclairait. Vêtu de guenilles, coiffé du bonnet rouge des marinières, il secouait fébrilement une face osseuse, tannée au soleil, embroussaillée de barbe noire, révolutionnée par un regard d'épouvante, le regard du chat-tigre pris au piège dans une maraude.

« Docteur, il faut que vous veniez ! C'est ma fille, la Teresa, qui va passer, si vous ne la sauvez pas. »

Ce cri de père éveilla un long et douloureux écho au fond de l'âme de Laurvig. Sans mot dire, il suivit l'homme, tourna dans la ruelle montueuse et gravit l'escalier d'une des maisons borgnes, jusqu'à la soupente où son guide le poussa.

A la lueur d'une lampe de fer, placée sur l'une des deux chaises qui composaient tout le mobilier de la pièce, il aperçut la malade, une belle fille d'une vingtaine d'années, pelotonnée dans sa jupe trop courte sur un matelas. Au bruit fait par les arrivants, elle écarta les pans du mouchoir rouge noué autour de sa tête et les longs cheveux épars qui lui couvraient le visage; ce visage, raidi par le froid du mal, conservait ses lignes sculpturales: leur noblesse et leur rigidité rappelèrent à Laurvig certaines figures de marbre qui reposent sur les sarcophages de la Grande Grèce. Les larges yeux noirs y vivaient seuls, brillants d'un éclat fébrile: ils se portaient alternativement, avec une expression suppliante, sur le docteur et sur l'image de la Vierge suspendue à la muraille.



C'était bien l'atroce fléau qui terrassait ce beau corps, le praticien s'en rendit compte du premier coup d'œil. Il dépêcha le père de Teresa chez un droguiste, lui ordonnant de rapporter les révulsifs nécessaires; lui-même, il redescendit en hâte pour acheter des couvertures de laine. Jamais il

n'avait senti plus intense sa volonté de vaincre l'ennemie. Penché sur le matelas, tandis que le père hébété, accroupi près de lui, suivait machinalement ses gestes, Laurvig pratiquait sur ces membres glacés les réactions violentes qui pouvaient y rappeler la vie. Il en épia le retour pendant plusieurs heures et ne se retira que fort avant dans la nuit, quand l'assoupissement tranquille de la malade lui rendit quelque espoir. Il avait oublié sa

fatigue; avant de rentrer, il s'arrêta longuement sur une terrasse du Vomero qui domine la mer. La paix de la nuit lui était douce après le cauchemar de ces journées. Il cherchait et respirait l'âme de sa morte dans le parfum des orangers en fleurs, dans la brise tiède du large, dans les rayons des étoiles; mais, ce soir-là, il lui sembla qu'elle était restée, plus réellement présente, dans le galetas fétide d'où il sortait.

Il y retourna le lendemain, dès la première heure. Sourd aux supplications des malheureux qui le réclamaient ailleurs, il disputa deux jours entiers la Teresa aux accès du mal



tenace. Le troisième jour, elle était sauvée. L'œil exercé de Laurvig en eut la certitude, quand il revit l'orgueil de la vie jeune, sûre d'elle-même, dans les grands yeux noirs, dans les souples mouvements de la belle fille, dans le carmin de grenade mûre reparu à ses lèvres, tandis qu'elles goûtaient aux aliments apportés par le docteur. Il quitta ses obligés en leur promettant de revenir.

Comme il tournait l'angle de la *Calata San Sebastiano*, Laurvig siffla son chien, qu'il ne voyait plus à ses côtés. L'animal ne reparaissant pas, le médecin remonta la rampe, rentra chez le père de Teresa, interrogea ensuite tous les boutiquiers de la ruelle. Certes, on connaissait bien Rampollo, on l'avait encore remarqué le matin; mais nul ne pouvait en donner des nouvelles. Après une heure de vaines recherches, le Norvégien reprit le chemin de sa demeure, tout soucieux, espérant que le chien l'aurait devancé au logis. Rampollo n'y était pas : son maître l'attendit inutilement tout le jour.

Il se rendit le soir au bureau de police, conta son ennui, promit une forte somme à qui lui ramènerait son fidèle compagnon. Le chef du bureau avait souvent rencontré le médecin, dans les bas-fonds populaires que tous deux fréquentaient pour des raisons différentes; il s'intéressa à l'histoire, demanda des détails circonstanciés. A peine Laurvig eût-il achevé sa déposition :

« Vous m'en direz tant ! fit l'officier de police. Vous allez chez Agostino Greco, et vous vous étonnez de lui laisser quelque chose aux mains ! Cet Agostino, le père de la Teresa, est un de nos plus fiefés coquins, un *camorrista* de haute marque. (On sait que les Napolitains donnent ce nom de *camorra* à l'affiliation de malfaiteurs, coupe-bourses et coupe-jarrets, qui maintient

dans leur ville les traditions classiques du banditisme). Portefaix sur le quai à ses moments perdus, vivant de quelques autres métiers avouables et de beaucoup d'industries inavouables, nous flairons l'odeur du drôle dans plus d'une mauvaise affaire. Nous avons depuis longtemps l'œil sur lui, et sur sa belle luronne de fille, qui ne vaut guère plus cher. Vous leur avez fait du bien, ils vous ont volé votre chien, c'est dans l'ordre. Encore un qui volerait les clefs de Saint-Pierre, si elles sont d'argent, à l'instant même où l'apôtre l'introduirait en paradis. Ne cherchez pas ailleurs. »

Laurvig remonta encore une fois dans la soupente de la *Calata San Sebastiano*. Du regard et de la parole, il fouilla sévèrement la conscience du *camorrista*, sans trop déguiser un soupçon dont l'homme ne parut pas autrement surpris. Agostino le laissa dire et répondit tranquillement :

« Ecoutez. Vous avez sauvé ma fille, je donnerais ma peau pour vous rendre votre chien. Je le retrouverai, j'en fais mon affaire. La police, cette bêtise ! Avec elle vous pouvez bien le chercher jusqu'au jugement dernier. Moi, je connais tous ceux qui volent les chiens. S'ils l'ont déjà tué, pas de remède. Mais s'il est encore vivant, et dans Naples, je vous le ramènerai avant la fin de la semaine, aussi sûr que le sang de Saint Janvier est du vrai sang. »

Peu convaincu et mal rassuré, le docteur Peter réintégra sa maison complètement solitaire, désormais. A peine s'il sortit les jours suivants pour visiter quelques malades. La Mort lui avait pris son enfant, les hommes lui avaient pris son ami; à quoi bon se déranger pour secourir cette engeance ? Confiné dans son laboratoire, remâchant son chagrin, il classait ses plantes et maudissait l'humanité.

Le samedi soir, comme il rêvassait à sa fenêtre, jetant sa petite peine de pauvre homme dans la grande tristesse de la mer, un aboi strident retentit sur la route et lui fit battre le cœur.

Quelques minutes après, Rampollo bondissait aux genoux de son maître, avec toutes les démonstrations de joie et de tendresse qui se peuvent exprimer par des coups de langue et des coups de queue. Derrière l'animal, dans l'entre-bâillement de la porte, Agostino tortillait son bonnet rouge, avec un sourire modeste de triomphe et de devoir accompli.

« Je vous l'avais bien dit que je vous le ramènerais. La police ! Est-ce que la police trouve ? Moi, je connais tous ceux qui volent les chiens. »

Rappelé par cette voix à ses obligations de reconnaissance, Laurvig interrompit ses effusions avec Rampollo ; il alla à son secrétaire, l'ouvrit, prit dans le tiroir un rouleau d'or, et le porta au *camorrista*. Celui-ci se recula, le front rembruni, l'air désagréablement étonné. Comme le docteur faisait mine d'insister, Agostino lui coupa la parole d'un geste décidé.

« Non, pas de ça. Vous avez sauvé ma fille, j'ai sauvé votre chien. Il faut bien que chacun ait quelque chose à aimer, ça se comprend. Nous sommes quittes. Gardez votre argent. »

Laurvig jeta le rouleau sur la table et revint à l'homme, les deux mains cordialement tendues.

« Pardon et merci, fit-il. Donnez-moi la main. »

Agostino se recula encore, sans répondre à l'invitation du docteur. Tortillant toujours son bonnet, il dit d'un ton plus humble et plus triste :

« Non, pas ça non plus. La main d'un honnête homme comme vous ne doit pas serrer la main d'un homme comme moi. Adieu. »

Il referma la porte et disparut. Le lendemain, une impulsion instinctive ramena Laurvig à la *Calata San Sebastiano*. Teresa était seule au logis. Grave et pensive, elle accueillit froidement le médecin.

« Et le père, où est-il ? »

— A la prison. Ils l'ont emmené, tout à l'heure. Un coup de couteau, paraît-il. »

Laurvig ne put tirer de la jeune fille d'autre éclaircissement. Obstinée dans son mutisme, elle avait comme un reproche dans son regard sérieux.

Le Norvégien se rendit sur l'heure à la maison d'arrêt, demanda le directeur et le questionna sur le cas d'Agostino.

« Ah ! le *camorrista* ? fit ce fonctionnaire : Nous le tenons enfin ! Un bon coup de couteau, à la suite d'une rixe avec un de ses pareils, le savetier Girolamo, qui a entre autres spécialités celle de voler des chiens. Autant qu'on peut se reconnaître dans les mensonges de ces gens-là, ils avaient dérobé un bel animal, qui vous appartenait, je crois. Oui, quoi qu'en dise ce coquin d'Agostino, ils ont dû voler votre bête de compte à demi : sinon quelle raison aurait-il eue de venir inquiéter son confrère ? Il n'y a personne comme ces malandrins pour respecter le bien d'autrui, quand autrui est l'un d'entre eux et a seul droit, suivant leur code, sur ce bien mal acquis. Sans aucun doute, Agostino réclamait sa part, Girolamo refusait de payer ; l'autre a voulu s'emparer du chien de vive force. Bref, les couteaux sont sortis,

et le savetier a été accommodé de main de maître. Il n'en réchappera pas. Un bon coup de couteau, ma foi, qui nous livre le plus méchant de ces deux drôles et nous débarrasse de l'autre. »

Laurvig proposa timidement une autre version. Il ne réussit qu'à faire sourire le directeur et comprit qu'il serait inutile d'insister. Ce fonctionnaire avait reconstitué la scène du crime ; or, quand un fonctionnaire a reconstitué la scène du crime, chacun sait que les fâcheux sont mal venus à vouloir la modifier. Le

médecin s'éloigna tout songeur, en se répétant machinalement le mot qu'il venait d'entendre, ce mot rempli pour lui d'un sens profond de vérité tragique et de cruelle ironie : *un bon coup de couteau !* C'est alors qu'il alla trouver le magistrat de qui je tiens ce récit : dans l'espoir d'éclairer la justice, il lui narra les incidents à sa manière. — Peut-être avec une indulgence voulue, ajoutait ce juge sceptique.

« Et, qu'avez-vous fait d'Agostino ? demandai-je à mon ami.

— Que voulez-vous que nous en fissions ? Nous l'avons envoyé aux galères. Dame, un coup de couteau ! Et le bénéficiaire, le savetier, en est bel et bien mort.

— Cependant, le mobile...

— Ah ! vous voilà bien, vous autres ! C'est comme notre Lombroso ! Si l'on vous écoutait, si la justice coupait les cheveux en quatre, elle ne couperait plus une seule tête. L'analyse psychologique est une chose, mon cher Monsieur, et la justice en est une autre, une chose simple, mécanique ; ou bien elle n'est plus. Elle broncherait à chaque pas, notre claire justice romaine, si elle devait s'embarrasser des subtilités sentimentales d'un Norvégien. Allez donc mettre leur Ibsen en articles du code ! D'ailleurs ce Laurvig était un étrange original. Il le devint plus encore après cette

aventure. Il ne fréquentait plus que les gueux et les escarpes. Un beau jour, il est parti pour son pays, avec son chien, et la Teresa par-dessus le marché. On dit qu'il l'a adoptée, mariée à quelque savant comme lui, à Bergen, et qu'il lui laissera toute sa fortune. Pauvre fille ! Elle n'en sera pas plus heureuse : je gage qu'elle regrette déjà notre soleil, et le temps où elle dinait d'une pastèque, pieds nus, en chantant sa chanson de cigarière. A-t-elle seulement des fleurs à mettre dans ses cheveux, là-bas ? Elle y mourra de leur mal des brumes ; ou bien elle filera sur leur mer de ténèbres, notre hirondelle, un de leurs jours de nuit qui n'ont pas de soleil, elle viendra rejoindre son père. — Car nous le ferons gracier, l'Agostino, pour vous faire plaisir... et pour l'amour de l'art, ajouta plus bas le magistrat. — Un si beau coup de couteau ! fit-il encore avec le claquement de langue d'un connaisseur... Administré dans les règles, de bas en haut... Voyez-vous, il n'y a que nos hommes pour maintenir les traditions du coup classique, du beau, du bon coup de couteau. »

E.-M. DE VOGÜÉ

(de l'Académie française.)

(Illustrations de Barrau.)





Le David

par Paul Bourget

QUINZE années durant nous avons tous envié la chance persistante d'Yves Clouet, le statuaire. Quand je dis nous, je parle d'un groupe d'écrivains et d'artistes dont chacun aujourd'hui dit je. Seulement, lorsqu'on s'est senti les coudes dans l'étroite intimité d'un cénacle, à la dure époque des débuts, on ne cesse pas de s'accompagner les uns les autres en pensée, sinon avec bienveillance, du moins avec un intérêt toujours très personnel et très vibrant. Pour Yves Clouet, d'ailleurs, les plus oublieux avaient une raison de ne pas désapprendre son souvenir : cette série ininterrompue de nobles œuvres qui ont assuré au sculpteur une place si à part dans notre école contemporaine, depuis sa *Proserpine cueillant la grenade*, de son premier salon en 1877, jusqu'à son *tombeau d'Alba Steno*, exposé en mai dernier. Oui, la persistante, l'insolente chance ! Avoir été beau, à vingt ans, d'une beauté de jeune patricien de la Renaissance italienne, et, à trente-cinq ans, l'être encore, à faire se retourner les femmes dans les rues et dans les théâtres ; — avoir eu, au sortir du collège, la plus large indépendance, de quoi éviter à son talent toutes les servitudes du métier, et que ce talent, délicat et robuste, subtil et puissant, ait été de ceux qui séduisent également la foule et les raffinés ; — s'être marié, jeune encore, par amour, avec une jeune fille de la grâce et de la splendeur d'une Vénus antique et que cette Vénus ait possédé en même temps toutes les difficiles vertus nécessaires à l'épouse d'un grand artiste : l'absolu dévouement, l'intelligence réconfortante, la modestie soumise et cette délicatesse d'amante qui donne à l'honnêteté du foyer la brûlante poésie de la passion !... Bien souvent, parlant de Clouet, entre anciens camarades, nous nous sommes dit :

« Yves est le seul de nous qui n'ait pas manqué sa vie... » Et comme le bonheur d'autrui n'est pas toujours une sensation agréable, un commentaire désobligeant suivait aussitôt :

« ... Ce n'est pas difficile de réussir quand on est le larbin du public », disait l'un, sévère chroniqueur à cinq louis l'invective dans un journal de chantage financier et mondain...

— On arrive à tout, quand on n'a pas pour un sou de cœur... » disait un autre, un musicien, dont la femme est morte de misère et d'abandon.

— Vous verrez ce qu'il en restera dans vingt ans », concluait un troisième, un esthéticien de brasserie, qui n'a jamais exposé une toile ni publié un volume, mais qui s'intitule lui-même, par imitation de l'Anglais William Blake, sur lequel il a lu de vagues études, *le peintre-poète* !

Ces épigrammes, et de plus cruelles, rédigées sous forme d'articles arrivaient au vigoureux tailleur de marbres sans troubler sa sérénité. Il avait cette chance par-dessus les autres, d'être infiniment sensible à la louange et parfaitement insensible à la critique. Les artistes très convaincus sont souvent ainsi. L'envie parlée ou imprimée le faisait rire de son rire gai qui découvrait ses dents si blanches et sans une tache d'or, entre ses lèvres d'une pourpre si saine, et il répétait :

« Nos jaloux nous mesurent notre talent, comme notre ombre nous mesure notre taille. »

Pour ma part je crois n'avoir jamais éprouvé, devant cette étonnante fortune, la vilaine crispation de jalousie haineuse dans laquelle Yves n'avait pas si tort de reconnaître une espèce d'hommage. Non : si étrange que doive paraître cette nuance de sentiment, après ce que je viens de rapporter, Yves Clouet m'inspirait au contraire une appréhension, une terreur, presque une pitié. De toutes mes expériences des choses humaines, aucune n'a été plus constante que cette grande loi, incarnée par les Anciens dans le mythe de Némésis, la Déesse des compensations. Je crois profondément, absolument, à l'universelle égalité du sort et que toute joie est payée par une exacte rançon. Quand je rencontre une personne à qui la destinée semble tout accorder de ses desirs, je ferais volontiers comme le roi d'Égypte avec le fabuleux Polycrate. Ayant su l'histoire de l'anneau, jeté à la mer par le tyran de Samos, et retrouvé dans le poisson, il rompit leur amitié « ne voulant, dit Hérodote, associer en rien son sort à celui d'un homme qu'un si insolent bonheur désignait à d'effrayantes catastrophes... » Chaque fois que je pensais à Clouet, cette légende me revenait à l'esprit. J'attendais, non sans angoisse, le détour que prendrait la fatalité pour frapper ce grand artiste que j'admirais, je l'avoue, dans ces temps-là encore plus que je ne l'aimais. Ce qui distingue en effet la manière de Clouet, c'est un paganisme, heureux et facile comme sa destinée, auquel a manqué vraiment, jusqu'en ces derniers temps, ce « lait de l'humaine tendresse » dont parle un poète. Son idéal manifeste une joie de force et de santé, une adoration de la libre nature, un animalisme serein par trop contraire à mes propres aspirations. On croirait que ce garçon qui vit depuis sa jeunesse dans un décor de splendeur, parmi les merveilles d'une maison comblée de chefs-d'œuvre comme un musée, n'a jamais même soupçonné la souffrance. Que de fois, à le voir vêtu de velours dans son atelier et qui s'exaltait à me montrer quelques-unes de ses trouvailles de sculpture toscane : son *Annonciation* de

Nino da Fiesole, — son *Saint Sébastien* de Civitale, réplique exquise de celui de Lucques, — son *Saint Jean* de Michelozzo, — oui, que de fois me suis-je dit qu'il avait, artistiquement parlant, comme un sens en moins : un sens, celui du chagrin, le pathétique poignant des pleurs, l'idée qu'il y a dans le monde autre chose que des formes élégantes et robustes, des étoffes somptueuses, des armes ciselées et de délicates orfèvreries. Quand il nous est arrivé de discuter ensemble quelque problème d'esthétique, — car ce grand réalisateur est, avec cela, un théoricien, — que de fois aussi je l'ai vu conclure la conversation par un haussement de ses larges épaules et il ajoutait :

« Tout cela, c'est de la littérature... La douleur et la pensée, c'est peut-être votre domaine, à vous autres écrivains, quoi que j'en doute... Nous autres artistes, notre domaine c'est la Beauté, quelque chose qui fasse plaisir à l'esprit à travers une caresse des sens... »

« Le Christ n'est pas mort pour toi », lui disais-je en plaisantant.

« Je crois que non », répondait-il, mais d'une voix presque sérieuse. Car, à cette époque-là, il y avait réellement dans son adoration de la Beauté païenne comme un frisson religieux, presque une idolâtrie. C'était même cette gravité, cette ferveur pieuse de son paganisme qui l'ennoblissait, malgré son excessif orgueil de la vie. Cet orgueil-là est si aisément vulgaire. Mais peut-on être jamais vulgaire quand on aime son art comme il aimait le sien, à passer des six heures d'affilée sur l'épuisant travail du modelage, acharné à la perfection, et indifférent au succès après en avoir connu toutes les ivresses. C'est l'héroïsme le plus rare dont un artiste soit capable. Cette noblesse était aussi naturelle à celui-ci que d'avoir ses prunelles claires dans son teint basané d'Arabe, ses cheveux noirs, sa courte barbe frisée, cette aristocratie de physionomie qui en faisait un frère moderne du célèbre portrait du Louvre : *l'Homme au gant*.

« Ah ! » disait-il quelquefois avec la magnifique fatuité instinctive aux artistes qui voient dans leur propre personne un modèle à peindre tout comme un autre : « Si Titien m'avait connu !... »

Et c'était tellement vrai que l'on oubliait de sourire.

Voici quatre ans, cet homme heureux eut un suprême bonheur. Sa femme devint enceinte. Dans les premières années de son mariage, il m'avait souvent répété qu'il se réjouissait de n'avoir pas d'enfants. Il appréhendait de la maternité pour l'orgueil de son foyer. Cette impression s'accordait trop complètement au reste de ses idées et à l'ensemble

de son caractère pour que je doutasse de sa sincérité. Il ne fut pas moins sincère dans la joie profonde et naïve qu'il éprouva lorsqu'il eut devant lui cette perspective d'être père. Il me donna lui-même la raison de cet apparent illogisme dans une lettre que j'ai gardée et dont je me contenterai de transcrire ici un fragment sans y ajouter d'autre commentaire que d'en souligner la date. Elle achèvera mieux que toutes les analyses d'expliquer les singularités, les anomalies d'âme, si l'on veut, de cet homme qui s'est évidemment trompé de siècle. Il aurait dû naître à la cour d'un Ludovic le More ou d'un Alfonse d'Este. Cette lettre permettra aussi de mesurer la profondeur de la blessure que l'éternelle Némésis allait porter à ce cœur gonflé d'une espérance si passionnée. Enfin elle rendra plus intelligible l'étrange procédé de consolation par lequel notre ami essaya de tromper la plus douloureuse des épreuves. Mais je copie ses propres phrases :

« ... Je vais t'avouer », m'écrivait-il donc, « un sentiment que tu trouveras bien médiocre, et cependant il ne l'est pas. Je ne peux pas supporter de me voir vieillir et pas davantage de voir vieillir ma femme. Elle a été, elle est encore si belle que la seule idée d'une flétrissure dans cette beauté m'inflige la même douleur que j'ai éprouvée devant toi, à Londres, quand nous visitâmes la salle du *British* où se trouve la procession des Panathénées. Et moi-même, tu sais quel culte j'ai porté à mon corps depuis ma jeunesse, comme je me suis entraîné à tous les exercices, comme j'ai été sobre, chaste, régulier, pour faire de moi ce que les athlètes antiques faisaient d'eux-mêmes : *un bel animal humain*. Je n'ai pas peur que tu souries de ces confidences. Nous nous vantons couramment des efforts par lesquels se développent et se maintiennent nos énergies cérébrales. Pourquoi ne me vanterais-je pas de mes efforts à maintenir mes énergies physiques ? Mais, contre le Temps, quel remède ? Déjà, à trente-cinq ans, je n'ai plus ma cambrure de jadis, cette ligne des reins, souple, alerte, divine, que certains peintres du quinzième ont si hardiment rendue : tu te rappelles les Signorelli du Mont Olivet, et les Fiorenzo di Lorenzo de Pérouse ?... Dans dix ans, Laure et moi nous ne serons plus que l'image dégradée de ce que nous avons été. Eh bien ! Voilà le vrai motif pour lequel j'ai maintenant un appétit de paternité, égal à la crainte que cette perspective m'inspirait autrefois. Cet enfant qui va nous naître, nous allons revivre, rajeunir, durer en lui, comprends-moi bien, non seulement quelque chose de notre sang, de notre pensée, de notre cœur, mais notre forme, le je ne sais quoi de mystérieux qui, dans l'homme, est plus que lui-même, puisque c'est la race, cette race dont il n'est qu'un moment. Quand je me regarde dans mon miroir, je vois mon père, affiné par ma mère. Mon fils, — car j'aurai un fils, je le sens, — ce sera moi-même, affiné par ma femme. Je veux que ce soit mieux encore. Je veux que tous les grands artistes de tous les temps aient conspiré à ce chef-d'œuvre vivant. Depuis que je sais que l'enfant est là, tu n'imagines pas quelles précautions je prends pour que la mère n'ait autour d'elle que des impressions de beauté. Elle passe ses heures dans l'atelier, où j'ai disposé, auprès des marbres que tu connais, les plus nobles moulages de l'art antique : *l'Hermès* d'Olympie, les *Cavaliers* de Phidias. Quand nous sortons, c'est pour aller au Louvre. Les soirées, nous les employons à entendre de la musique, des pages des maîtres, du Beethoven, du Gluck, du Wagner, qu'elle exécute pour elle, pour moi, et pour lui avec la solennité sincère que tu connais à son jeu. Nous lisons des vers de Hugo, de Gautier, de Ronsard, de Shakespeare aussi et de l'Homère. Je veux qu'il ne soit arrivé, jusqu'à cet enfant, à travers les sens de sa mère, que les hautes et délicates vibrations de la vie et qu'il lui en reste une grâce dans les yeux, dans le sourire, comme un halo de rêve autour de sa beauté. C'est une statue comme une autre, mais vivante, et je l'aurai animée comme Pygmalion... »

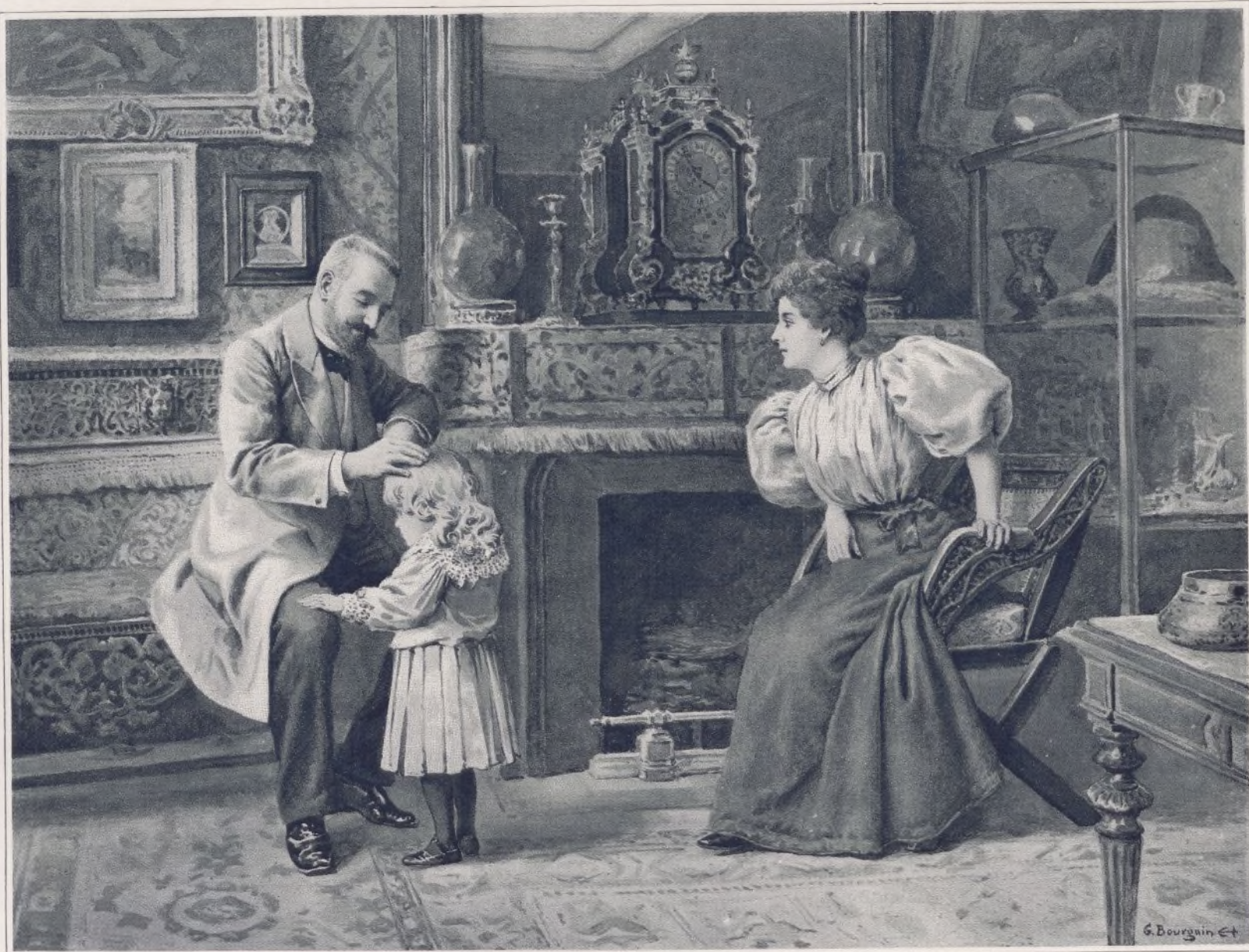
Cette lettre, que j'ai sous les yeux, porte la date du 9 mai 1891. Le 14, exactement cinq jours plus tard, comme Laure Clouet descendait l'escalier de cinq à six marches qui mène de l'atelier à leur petit jardin, le pied lui glissa. Elle tomba, — si malheureusement, — qu'elle accoucha quelques heures plus tard, avant terme, d'un enfant dont il aurait mieux valu qu'il ne vécût pas, car c'est aujourd'hui, à quatre ans passés, un pauvre petit garçon difforme, un nain qui porte une grosse tête enfoncée dans des épaules de bossu, malheureux avorton qui ne grandira pas, et la Némésis a frappé deux fois le père : le médecin qui a mis au monde ce monstre a déclaré que l'accouchée n'aurait jamais plus d'enfant.

Lorsque je revis Clouet, trois années pleines s'étaient écoulées depuis la nais-



sance du petit Albert. — ainsi s'appelait le pauvre enfant qui avait déçu d'une manière si cruelle l'attente exaltée de l'artiste. — Je n'avais fait durant cette période que toucher barre à Paris, entre un long voyage en Orient et un non moins long voyage en Amérique, à un moment où Yves était absent. Il était resté

toute cette période sans plus m'écrire, ce qui ne m'avait pas étonné, le sachant peu épistolier de nature. Je comprenais d'autre part qu'il avait dû singulièrement souffrir d'une telle catastrophe, survenant après une telle espérance et, moi-même, je n'avais pas osé le questionner. L'ami commun qui m'avait annoncé l'accident



de Madame Clouet m'avait bien dit que notre camarade ne se consolait pas de ce fils difforme. J'avais pensé que cela signifiait simplement un de ces regrets chez l'artiste, comme nous en portons tous au cœur, d'une très douce chose qui aurait pu être et qui n'a pas été. Je le savais si robuste, si énergique, si profondément épris de son art surtout et je me disais : « Il n'y a pas de chagrin dont une heure de sculpture ne doive le distraire... » J'allais éprouver combien je me trompais dès ma première visite à l'hôtel de l'avenue de Ségur, où Yves habite depuis que je le connais, adorable asile de travail et de rêverie caché parmi les arbres, de l'autre côté des Invalides. Plusieurs parmi nos camarades enviaient sans doute le luxe de ce petit hôtel au sculpteur célèbre, comme ils lui enviaient cette célébrité. Hélas ! Nos jalousies survivent le plus souvent au bonheur que nous jalousons, et c'est une amertume de plus lorsqu'on est mordu par certaines haines de sentir qu'elles ont été déchainées contre nous par une félicité qui n'est plus !

Yves Clouet n'était pas à la maison. Je demandai si Madame Clouet se trouvait là. Le domestique hésita une seconde à me répondre. Autrefois la porte de la jeune femme était toujours ouverte aux amis de son mari, et cette hésitation seule prouvait un changement dans des habitudes que j'avais connues si simples, si empreintes de cette bonhomie un peu bohémienne, ce charme incomparable des mœurs artistes, lorsqu'il s'y joint l'honnêteté. Cependant l'homme prit ma carte et revint pour me dire que Madame allait me recevoir. Un regard me suffit, à peine entré dans le salon, pour reconnaître qu'en effet l'hôtesse de cette coquette demeure n'était plus celle que j'avais quittée, la souriante et sereine créature qui semblait avoir dans sa splendeur comme une placidité végétative, la grâce heureuse et à demi inconsciente d'une fleur grandie sans efforts, dans une naturelle harmonie avec la terre et l'air, les jours de soleil et les jours pluvieux, sans rien faire jamais que de croître et de s'épanouir. La douleur avait touché cet être admirable, et, à travers la douleur, la pensée. Elle était aussi belle, mais d'une beauté autre, meurtrie, froissée, comme attendrie par la vie. Deux plis

se creusaient au coin de sa bouche, où je pouvais lire la contraction des rêveries solitaires et tristes prolongées pendant de longues heures. Ses paupières étaient battues et ses prunelles avaient pleuré. Tout son corps aussi paraissait avoir éprouvé l'atteinte de la peine qui se devinait dans sa physionomie. Je l'avais connue opulente, de taille presque lourde, comme ces robustes vénitiennes que Bonifazio et Giorgione évoquent dans leurs Concerts champêtres. L'idée fixe l'avait comme émaciée, comme spiritualisée. Enfin des fils blancs luisaient dans l'épaisseur de sa chevelure noire. Elle était assise — quoique nous fussions déjà vers la fin du mois d'avril — au coin d'un feu près duquel jouait le pauvre petit garçon jadis attendu avec tant d'orgueil : une espèce de gnome aux yeux trop grands, trop expressifs dans un visage déjà vieux, un de ces masques d'enfant chétif où il tient un infini de misère, le pressentiment complet d'une destinée d'avortement et d'humiliation. A trois ans, Albert Clouet, le fils du magnifique athlète dont j'avais tant envié les énergies vitales et de cette Vénus de Milo encore si belle dans sa mélancolie, était à peine plus haut qu'un enfant de six mois, et le torse où s'enfonçait sa tête trop forte le rendait difforme à ne pas pouvoir supporter sa vue. Avec cela, le geste de timidité qui le fit, à mon arrivée, se replier vers sa mère, montrait trop le précoce éveil de la faculté de souffrir chez ce lamentable embryon d'un futur bossu, comme aussi la pose de la main de la mère sur ses cheveux d'un or fauve, seule beauté de l'enfant, attestait la profonde, la passionnée tendresse de cette femme. Je compris qu'elle épiait sur mon visage, avec la plus anxieuse curiosité, une première impression devant son fils, et je n'oublierai jamais l'espèce de clarté qu'alluma dans ses prunelles mon geste à moi, qui caressai les boucles du petit garçon en disant simplement pour l'apprivoiser :

« Dites bonjour à un de vos amis que vous ne connaissez pas, Monsieur Albert, vous verrez que je saurai vous gâter, tout comme un autre... »

— Vous vous rappelez son nom ! dit la mère, Yves vous parle donc quelquefois de lui dans ses lettres ? »

Pouvais-je répondre la vérité à une demande ainsi formulée, avec cet accent de supplication par lequel les femmes malheureuses semblent implorer d'être abusées ! Et pouvais-je aussi résister au désir de savoir par le détail le drame moral dont je voyais la trace partout empreinte sur le visage de Madame Clouet et autour d'elle, et dont je devinais la cause. Et je commençai de l'interroger sans me douter que j'allais provoquer ainsi moi-même un interrogatoire de sa part, horriblement difficile à supporter :

« Mais, avais-je dit, c'est trop naturel qu'Yves me parle de son fils. Et pourquoi cela vous étonne-t-il ? »

— Pourquoi ? Pourquoi ?... répéta-t-elle d'une voix profonde et, me regardant d'un regard qui me fit mal, elle questionna : Et que vous dit-il ? et comme j'hésitais, déconcerté moins par cette inquisition directe que par la visible fièvre de la jeune mère : Ah ! fit-elle, vous êtes bon. Vous ne voulez pas, vous ne pouvez pas me répéter ce que je sais trop bien, hélas ! Et qu'ai-je besoin de me le faire redire ?...

— Je vous affirme, Madame, lui répondis-je, que Clouet ne m'a jamais rien écrit que je ne pourrais vous répéter. Je ne comprends pas très bien ce qui vous tourmente, ajoutai-je, mais je comprends que j'ai touché, sans le vouloir, à une place malade et je vous en demande pardon...

— Ah ! dit-elle d'un ton d'accablement, il n'y a pas de place malade. C'est tout mon cœur qui est malade... Puis avec une grâce navrante dans le sourire : C'est moi qui vous prie de me pardonner ; dès votre première visite, je vous initie à des misères que vous devinez trop vite, continua-t-elle en hochant ses épaules amincies, et ses belles mains, dont je pouvais reconnaître l'amaigrissement à la flottaison de ses bagues autour de ses doigts, se posèrent toutes deux sur la tête de l'enfant qui la regarda de ses yeux tendres. Elle lui dit « Va jouer » et tandis que le petit garçon retournait feuilleter un livre d'images dans un angle du salon, avec cette docilité taciturne des enfants trop raisonnables en qui ne bouillonne jamais l'exubérante source de la vie, un silence tomba entre la mère et moi, qu'elle rompit la première.

« Je dois à votre vieille amitié pour notre ménage, une explication, dit-elle avec une sorte de solennité cette fois, mais je ne pense pas que j'aurais la force de vous parler si je n'attendais pas de vous un service, que seul vous pouvez me rendre, nous rendre, insista-t-elle. Voici des mois que j'ai l'idée de vous écrire et que j'y résiste. De tous les amis de Clouet, vous êtes celui qu'il a toujours préféré. Et puis, les autres ne viennent plus guère maintenant.

— Yves est donc bien changé ? » lui demandai-je.

Cette tristesse, cette nervosité, ces plaintes mêlées de réticences, achevaient de me rendre plus obscur le mystère de la tragédie morale que la naissance du petit Albert avait provoquée entre les deux époux, et je sentais Madame Clouet trop misérable pour n'avoir pas peur à présent qu'elle ne se fit du mal avec ces confidences.

« Bien changé, répondit-elle, et pour quelle raison !... Vous savez. — et sa parole se fit plus sourde, — combien il avait désiré passionnément avoir un fils. Vous vous rappelez comme il attendait, comme nous attendions la venue de cet enfant... J'ai bien réfléchi depuis lors, et j'ai compris beaucoup de choses que je ne comprenais pas. J'ai compris que nous avions eu trop d'orgueil de notre jeunesse, de notre force et de notre amour, mon mari et moi. J'ai compris que j'avais été trop fière de son génie, et lui trop fier, je peux bien en parler maintenant que le chagrin m'a blanchi les cheveux, oui trop fier de ma beauté, et nous n'étions pas satisfaits ! Nous demandions encore au sort ce fils idéal qu'il me décrivait, avec une exaltation que je partageais !... C'était trop, ah ! c'était trop !... Vous avez su comment nous avons été punis de notre bonheur... Ah ! nous avons tout payé d'un coup, quand j'ai vu Yves prendre ce pauvre petit être dans ses mains, le regarder, me regarder et qu'il me l'a rendu, d'un geste qui a falli me tuer là, sur place... — et de sa main prenant mon bras qu'elle remua convulsivement, la femme du sculpteur ajouta, les yeux brûlants, la voix éteinte : Je venais de voir qu'Yves haïssait déjà cet enfant.

— Mais c'est impossible, m'écriai-je, laissez-moi vous affirmer que vous vous êtes imaginé cela, Madame. Vous êtes mère.



Vous avez le cœur plus tendre qu'un homme, plus délicat sans doute, plus expansif, surtout...

— Quand vous aurez vu Clouet en présence de son fils, répondit la mère, vous saurez combien j'ai raison... Ecoutez ! continua-t-elle avec une âpreté d'accent où se soulageait un long désespoir, et en même temps sa voix se faisait plus basse, comme si elle avait peur que l'enfant pût entendre et comprendre. Cela vous semble monstrueux, n'est-il pas vrai, qu'une si grande misère et si injuste, n'attendrisse pas un père ? Une pauvre petite créature n'a pas demandé à venir : elle naît. Une fatalité veut qu'elle soit dès le jour de sa naissance frappée d'une épreuve qui doit peser sur toute son existence... C'est une raison de l'aimer deux fois, n'est-ce pas, de lui rendre d'avance en tendresse la joie de vivre qui lui sera toujours refusée... Eh bien ! Non. Yves n'a jamais pu pardonner cela... Moi qui le connais si bien, quand il entre dans la chambre et qu'il voit l'enfant, je lis dans ses yeux une espèce d'horreur qui me fait mal... Ah ! trop mal !... C'est comme si, à côté du pauvre petit, qui n'est pas coupable, distinctement, réellement il apercevait l'autre, celui qu'il avait rêvé... Vous vous rappelez que nous en parlions comme d'un être présent. Mon Dieu ! L'avons-nous aimé ensemble, ce fils qui ne nous est pas né ! Mais il n'est pas né, et celui-ci est venu... Dites si ce n'est pas une folie, une cruauté, un crime de ne pas aimer l'enfant qui est là, qui souffre dans sa chair, qui respire, que nous avons ? Et pourquoi ? A cause d'une vision, d'une idée qui n'a jamais vécu !... Hé bien ! Cette folie c'est celle de Clouet depuis la naissance de son fils. Cette cruauté, c'est la sienne. Ce crime, il le commet tous les jours, toutes les heures...

— Calmez-vous, lui répondis-je ; puisque vous avez tant de confiance en moi, je vous promets d'essayer de lui parler, de vous le ramener, de le rappeler à lui-même... Je lui ai toujours connu tant de générosité dans le cœur ! Il peut être la victime d'une idée fixe... Certains chagrins produisent cet effet justement

sur des sensibilités d'artiste, comme la sienne... Et puis le temps remet tout en place, le temps et le travail...

— Voici trois ans qu'il n'a plus rien fait, » interrompit Madame Clouet. Elle avait encore plus de tristesse dans ses beaux yeux profonds en prononçant cette phrase. Moi qui l'avais connue si éprise du talent de son mari, si naïvement, si absolument associée à l'effort heureux du noble artiste, je comprenais trop quelle douleur une telle phrase représentait pour elle, et j'avais aussi trop admiré, trop envié l'enthousiasme constant d'Yves Clouet, ses fièvres gaies de créateur facile, la fête hardie de son invention, pour ne pas demeurer confondu devant le mystère de cette soudaine impuissance.

« Trois ans qu'il n'a rien fait, répétais-je ? Mais c'est impossible ! »

— C'est pourtant vrai, insista-t-elle. Ah ! il a essayé de travailler. Il essaiera toujours. Mais on dirait qu'il est atteint maintenant d'une sorte de maladie qui le dégoûte de tout ce qu'il entreprend, avant d'avoir fini... Autrefois, vous vous le rappelez, il avait comme une magie dans ses doigts. Jamais une idée qui ne prit forme, jamais un rêve qui ne se réalisât !... Quand il commençait un groupe avec un certain projet, puis qu'il sentait le tout mal venir, il changeait son projet en route, à même la terre glaise, à même le marbre. Un jour, je l'ai vu à coups de ciseau, finir en un Bacchus une statue qu'il avait commencée en Nymphé ; c'est celle du Parc-Monceau, son chef-d'œuvre peut-être... Maintenant il semble que cette confiance soit tarie en lui, brisée plutôt, comme un ressort qu'on aurait cassé... N'allez pas croire qu'il ait moins de talent... Quand vous verrez les ébauches qu'il a tour à tour abandonnées, vous le constaterez vous-même, il n'a rien perdu, rien que cette force de finir dont il disait toujours, vous vous en souvenez, que c'était le grand devoir de l'artiste... Si vous saviez combien souvent j'ai essayé de réagir. Non pas dans la première année, j'étais aussi malheureuse que

lui, mais ensuite, quand je me suis aperçue que son caractère changeait, qu'il ne se reprenait pas, qu'il se dégoûtait toujours et toujours davantage, et aussi — elle parut hésiter une seconde — qu'il cherchait des distractions indignes de lui... Il y eut un moment où il passait toutes ses soirées au cercle à jouer... Mais, je lui pardonne tout, tout, répéta-t-elle, avec plus de passion encore, tout, excepté de haïr son enfant...

— Ce que vous me racontez est bien étrange, répondis-je, mais avez-vous eu une explication avec Clouet ? Lui avez-vous parlé comme vous m'avez parlé !

— Je n'ai pas pu, fit-elle. J'ai essayé. Mais il m'a répondu une première fois en me plaisantant, avec cette espèce de légèreté jouée qui est si blessante pour une femme quand elle souffre. Une seconde fois, il a plaisanté encore. Une troisième, il est entré dans une colère que je me rappellerai toujours, et il est demeuré une semaine sans me dire une parole... Je n'ai plus osé. J'ai eu peur... Une quatrième fois, et il s'en irait, il me quitterait, il nous quitterait... Et pourtant, reprit-elle après un silence, je me suis remise à espérer ces temps derniers. Oui, depuis quinze jours, il a recommencé de travailler avec un peu de la fièvre que vous lui avez connue. Au lieu de sortir tous les matins et toutes les après-midi, comme il faisait depuis des mois, il s'enferme de nouveau dans son atelier... Seulement, la porte en est condamnée. Vous voudriez que j'aie une explication avec lui ? Vous allez mesurer quelle rancune il me garde pour ma dernière tentative... Il ne m'a pas dit un mot de l'œuvre à laquelle il est occupé maintenant, pas un mot ! Avant-hier, comme il avait eu à déjeuner son regard d'autrefois, — vous vous souvenez de ses beaux yeux brillants de génie quand il avait pétri la glaise cinq heures durant et qu'il voyait sa statue, — je me suis approchée de lui au moment où il se levait de table et je lui ai demandé : « Tu as donc un nouveau travail en train ?... — Oui, répondit-il, et je vis qu'il rougissait un peu. — Un groupe ou une figure isolée ? repris-je. — Il hésitait : je ne sais pas encore, fit-il enfin. Et tu ne me montreras pas l'ébauche ? Tu ne me diras même pas le sujet ?... — Il rougit davantage encore et il répondit : « Plus tard... » puis il me quitta brusquement comme si ma question lui avait fait mal... « Mon Dieu ! continua la pauvre femme en joignant les mains et me regardant avec une supplication, vous comprendrez combien j'ai le cœur blessé quand vous saurez que ce silence de Clouet sur sa nouvelle œuvre m'épouvante... C'est insensé ce que je vais vous dire, mais il me semble qu'au moment où il m'a répondu : « plus tard », il a regardé celui-ci, et elle tourna les yeux sur le petit Albert, d'une façon si cruelle... Ah ! Promettez-moi que vous essayerez de voir cette ébauche — à vous, il vous la montrera sans doute, — de me dire l'œuvre qu'il a entreprise et, si vous l'aimez, de l'aider, de l'encourager à la finir. Si une fois il achevait quelque chose, peut-être serions-nous sauvés... »

— Je vous le promets, Madame ! répondis-je presque solennellement. »

Certes, j'ai reçu dans ma vie de romancier un grand nombre de confessions, et de bien singulières, tant le besoin de se raconter, en s'amusant — ou en amusant les autres — est naturel à notre espèce. Aux époques de foi profonde, les âmes chargées du poids de leur malheur ou de leurs fautes, allaient où elles devraient continuer d'aller : vers Dieu et ses représentants. Nous avons changé tout cela et, la vanité aidant, les écrivains qui font métier d'analyser les sentiments sont devenus les écouteurs professionnels des amoureux et des amoureuses d'abord, et puis de l'immense troupeau des égoïstes imaginatifs, pour qui les émotions ne seraient pas complètes si elles ne s'épanchaient en bavardages. Oui, que de confessions j'ai dû subir ainsi, dont je ne me plains pas, car sur mille peut-être, il y en a bien eu six ou sept de sincères et trois ou quatre de très touchantes. Je mets au premier rang de ces dernières celle que Madame Clouet venait de me faire, non pas pour me donner, elle, un sujet de roman, la pauvre créature, mais par une sorte de confiance désespérée dans mon empire sur son mari. Cet empire était très chimérique, car si le sculpteur m'avait montré, toute notre jeunesse durant, une chaude affection, c'est justement parce que j'acceptais son envahissante personnalité sans la discuter. Il n'empêche que l'appel de Madame Clouet avait été trop douloureux pour me laisser indifférent. D'ailleurs, l'éton-



nante anomalie sentimentale découverte ainsi chez mon ancien camarade suffisait à intéresser profondément le curieux de nature humaine qui veille sans cesse chez tout lettré. Et voilà pourquoi, deux jours après cette première visite à l'hôtel de l'avenue de Ségur, j'y retournais. Mais j'avais, cette fois, demandé à Clouet un rendez-vous par une lettre où je lui disais mon impatience de voir les œuvres nouvelles qui l'avaient occupé pendant notre longue séparation et, détail qui me parut d'un favorable augure pour l'enquête à laquelle je désirais me

toute tremblante, et elle me suppliait en joignant ses mains : « Vous ne me cachez rien de ce qu'il vous dira, même s'il vous parle d'Albert... Oh ! j'aime mieux tout savoir ! »

J'entrai dans l'atelier, le cœur très remué par ce dernier et plaintif appel de la mère, et pourtant, il faut que je l'avoue, plus intéressé encore par le mystère moral qui provoquait cet appel. Que l'amour passionné de la beauté possède certains artistes au point d'altérer en eux quelques-uns des sentiments de l'humanité simple, je le savais depuis longtemps ; mais que cette altération

allât jusqu'à dénaturer une âme d'homme au point d'y abolir l'amour paternel, au point surtout de remplacer cet amour par la haine dont avait parlé Madame Clouet, une pareille perversion de la sensibilité par l'intelligence était-elle possible ? Était-il possible aussi que la déception de cette paternité manquée eût à un tel degré paralysé cette féconde imagination d'un créateur si facile et soudain frappé de stérilité ? Ces questions se pressaient devant ma pensée, et l'aspect d'Yves Clouet, tel qu'il m'apparut dans le vaste atelier, n'était pas fait pour apaiser ma curiosité. Si j'avais constaté un changement profond dans sa jeune femme, chez lui la métamorphose était plus évidente encore. J'avais quitté un athlète calme et souriant, fier de sa force et qui semblait invincible à la vie, je retrouvais un névropathe, inquiet, incertain, vieilli de dix années, l'œil irritable, le geste saccadé. Lui aussi, ses cheveux avaient blanchi, son masque s'était creusé. Pour la première fois, cet heureux, ce comblé, avait rencontré devant lui quelque chose de sévère, et moi, qui avais si présentes à mon souvenir ses théories d'autrefois, les insolences de son bonheur superbe de païen moderne défiant le sort, je comprenais quelle épreuve avait été ce démenti donné à tous ses orgueils, et je le lui dis tout simplement. Si changé fût-il, Yves devait être demeuré le



livrer, il m'avait répondu aussitôt, en me promettant de me montrer son atelier : « Tu n'y trouveras pas grand'chose de nouveau, concluait ce billet, pourtant je serais heureux d'avoir ton avis sur une statue que je compte finir aujourd'hui même. C'est le seul morceau complet que j'aie mis sur pied depuis trois ans. *On vieillit* ». Et il avait souligné ces mots tracés, comme le billet, d'une écriture moins ferme et plus nerveuse. N'importe. J'allais savoir ce que Madame Clouet désirait savoir elle-même. Je gardais une si profonde impression de sa mélancolie que, pour la première et la dernière fois de mon existence je trahis la grande cause de la franc-maçonnerie masculine. Je lui envoyai la lettre de son mari, en tête de laquelle j'avais écrit : « Bon courage !... » et c'était vraiment un cri de tout mon cœur vers celui de la pauvre femme, ce cœur de mère et d'épouse dont j'avais pu sonder la plaie saignante. Je pus reconnaître tout de suite combien cette plaie était plus envenimée encore que je ne le pensais. Ce fut elle-même qui, ayant, par la fenêtre, guetté mon arrivée, m'ouvrit la porte, toute pâle,

même sur un point : l'horreur des finesses et des sous-entendus. Le plus sûr, l'unique moyen de connaître ce qu'il pensait de son fils, c'était de le lui demander. Avec tout autre, le procédé eût été brutal. Avec lui, c'était une délicatesse que de lui épargner ce qu'il détestait le plus au monde autrefois, les allusions et les équivoques.

« J'ai su que tu avais été bien malheureux, commençai-je, et si je ne t'ai pas écrit, c'est qu'il n'y a pas de phrases pour plaindre certaines sortes de chagrins.

— Et moi, répondit-il, si je ne t'ai pas écrit de mon côté, c'est qu'il n'y a pas de phrases non plus pour exprimer ces mêmes chagrins. Laure m'a dit que tu étais venu avant-hier... Tu as vu l'enfant... »

Il m'avait formulé cette demande avec une brusquerie passionnée qui déconcerta même ce que j'attendais de sa franchise.

« Mais oui, répondis-je en me sentant rougir, et j'ajoutai : le pauvre petit ! Comme tu dois avoir pitié de lui, mon cher

Yves. Quelle épreuve pour un être humain que de recevoir la vie dans ces conditions...

— Pitié... Pitié..., répéta-t-il, et je vis ses prunelles se ternir, et tout son visage exprimer cette souffrance contractée et sèche des rancunes injustes, où il entre à la fois de la colère et du remords. Et il continua : — Oui, tu as raison. C'est le seul sentiment que puisse inspirer cet enfant, mon enfant!... Mais si tu savais comme c'est dur pour un père de se dire cela, que son fils sera toujours, jusqu'à sa mort, l'objet de la charité publique, moi qui ai toujours eu un frémissement de révolte à sentir qu'on pouvait me plaindre de quoi que ce fût... C'est de l'orgueil, tant que tu voudras, mais un homme ne se tient debout que par l'orgueil; j'aimerais mieux tout au monde que d'avoir à subir la pitié, même d'un ami, même de ma femme... J'ai la haine de recevoir cette aumône; et que veux-tu? c'est monstrueux, c'est inhumain... Mais je ne peux pas la faire non plus... Je ne peux pas plaindre même ce malheureux Albert... Je ne peux pas, je ne veux pas...

Il avait jeté cette profession de foi farouche, où je retrouvais, sous une forme cruelle, son paganisme indomptable de jadis, avec une amertume trop poignante pour que je puisse m'y méprendre. Il pensait bien réellement ce qu'il me disait, ses révoltes étaient sincères contre la plus chrétienne des émotions, la plus étrangère à l'orgueil de la vie, la moins esthétique aussi et la moins intellectuelle. Mais l'homme n'est pas tout fierté, il n'est pas non plus tout idée, et par dessous l'artiste trop déçu, qui n'acceptait pas l'humiliante infirmité de son fils, la laideur de cette chair issue de sa chair, l'être instinctif palpitait chez Yves. L'appel du sang grondait sous la clameur de son orgueil rebelle. Cette haine même qu'il éprouvait contre l'enfant, monstrueuse scélératesse, abominable, trahissait des combats intérieurs, une lutte passionnée, la possibilité qu'un jour, une heure, cette âme bourrelée se retournât tout entière. En attendant, il continuait ses confidences, qui faisaient une contre-partie saisissante à celles de sa femme. Il allait et venait dans l'atelier, au milieu duquel une forme enveloppée d'un linge mouillé attirait mon attention. C'était là cette mystérieuse statue dont Madame Clouet désirait tant savoir s'il la finirait du moins, et à mesure que le sculpteur parlait, cette espèce de fantôme de glaise et de toile commençait de s'animer pour moi d'une existence plus énigmatique encore. Yves disait :

« Tu ne vois rien de nouveau dans l'atelier, moi qui, autrefois, aurais eu tant d'œuvres à te montrer. L'homme est atteint, quand il souffre, dans sa force intime. La mienne était dans mon art, et pendant trois ans — tu as bien entendu — trois ans, j'ai connu l'impuissance. Tu n'as jamais senti cela, cette torture de l'idée fixe qui ne se laisse pas plus secouer qu'une lame brisée dans la plaie et qui ne vous permet plus de suivre une autre pensée, un rêve, une volonté. Et puis il y a eu en moi, depuis cette naissance, un si étrange sentiment, celui que j'allais payer tout mon ancien bonheur, qu'aucune entreprise, dorénavant, ne me réussirait plus, que j'avais une fatalité sur mon âge mûr... Tu ne comprends pas? De plus grands que moi ont été brisés par cette croyance qu'une fois la jeunesse finie le talent était fini aussi. Musset n'a plus rien écrit, passé trente ans... Et même ceux d'entre nous qui continuent de travailler avec des cheveux gris, t'imagines-tu qu'ils n'ont pas tous traversé cette crise de doute quand ils ont senti la jeunesse partir, la jeunesse sainte!... Cette crise, je l'aurais subie plus qu'un autre, moi qui n'ai pas su que je vieillissais, qui ne l'ai pas cru. Tu me prendras pour un insensé. Mais pendant quinze ans, j'ai été comme on prétend que sont tant d'orientaux, je n'ai pas su mon âge... »

Il avait souligné ces mots d'un accent si ému que je ne pensai pas à en sourire. Toute la tragédie intérieure dont il était la victime s'éclairait pour moi peu à peu.

« Je te comprends bien, lui dis-je, ce malheur a été deux fois un malheur, par lui-même et à cause de la période de ta vie où il t'a frappé. Tu l'as senti davantage parce que, à travers lui, tu as senti le reste : l'inévitable fuite des années, la nécessité d'accepter, d'organiser la faillite certaine. Mais tu gardais tant de choses dans la vie : et ta chère femme d'abord... »

— Ah! c'est le pire, interrompit-il vivement. Ce n'est pas plus raisonnable que le reste. Je lui en ai tant voulu... Oui, je lui en ai voulu d'être tombée là, c'est à deux pas — et il montra la porte qui allait de l'atelier au petit jardin. Était-ce une illusion? Il me sembla que la tapisserie qui cachait cette porte, en ce moment ouverte, par ce beau jour d'été, remuait comme si quelqu'un se dissimulait derrière. Mais Yves continuait :

« Je lui en ai voulu de ne pas assez regretter l'autre enfant, le nôtre, le vrai. Je lui en ai voulu d'aimer si profondément celui-ci... Je lui en ai voulu de ce qu'elle aussi, l'âge la touchait, voulu de ses paroles et voulu de ses silences... Quand je te dis que pendant trois années j'ai été si misérable! Pas une œuvre... Pas une!... Ces années, c'est comme si je ne les avais pas vécues... »

— Et maintenant? » lui demandai-je; et je lui montrai la masse blanche de la statue voilée dont il s'était rapproché en parlant et vers laquelle ses yeux se levèrent aussi. Un éclair de fierté les illuminait de nouveau. Par un de ces miracles d'instan-tanéité dont ces organismes tout en nerfs sont coutumiers, la physionomie de l'artiste avait changé du coup. Je retrouvais le Clouet de ma jeunesse, ce visionnaire de beauté, avec des mains d'infatigable ouvrier au service de ses visions. Sincère, fervent, presque solennel et avec une palpitation de coupable, cependant, dans ses paroles, qui me sembla si étrange, il répondit :

« Maintenant j'ai pu travailler, enfin. J'ai fait ce que tu vas voir, ce que tu vas être le premier à voir... Il y a un mois comme je venais de me lever et que je me promenais tout seul dans mon jardin, le soleil rayonnait, les oiseaux chantaient, les feuilles frémissaient, les roses commençaient de s'ouvrir sur mes rosiers. J'eus, pendant une minute, cette impression de la force irrésistible du renouveau qui, dans ma jeunesse, m'enivrait quelquefois comme un vin. Je m'assis sur le banc de marbre, au fond, que j'ai sculpté moi-même, et je me mis à caresser de ma main les amours qui jouent avec des guirlandes et qui servent de bras à ce reposoir. Le souvenir de l'époque où j'avais exécuté cette fantaisie s'empara de moi avec une précision incroyable, et au même moment, la honte de ma décadence... Oui, j'eus honte de moi, à cette place, devant ces vieux arbres qui poussaient encore des feuilles, devant ces vieux rosiers qui projetaient d'autres bourgeons, devant ce coin de l'éternelle nature où la vie universelle continuait de travailler, de lutter, de créer... Je tombai dans une de ces rêveries qui doivent ressembler à ce qui se passe dans les branches, précisément lorsque la sève y circule sans que l'arbre bouge, sans que le tronc soupçonne la fleur qui



s'élaboré en lui, qui se tisse sous son écorce nue, qui va éclore... Une idée de statue venait de m'apparaître, d'abord vague, imprécise, indistincte, puis aussi nette, aussi détachée devant mes yeux que ces feuillages et que ces roses. Elle eût surgi au milieu de la pelouse, sur son socle blanc, qu'elle n'eût pas été plus visible à mon regard... Cette statue c'était celle du fils que j'avais si passionnément souhaité d'avoir, que j'ai eu, avant cette affreuse chute. Il était devant moi, debout, à quinze ans, sculpté en marbre dans la magnifique nudité d'une adolescence de jeune Dieu. Il avait toutes les formes de mon corps à moi, avec les attaches, les pieds et les mains de sa mère. De sa mère il avait l'ovale du visage, le menton, les oreilles, le front, le sourire des joues, et cette bouche un peu renflée, la sublime bouche des têtes grecques du sixième siècle, où il y a de l'Egypte encore. Ses cheveux bouclaient sur son front, et il avait là, sous l'arcade sourcillière, cette noble profondeur qui donne au regard de Laure cette expression si grave et si douce... Enfin, c'était *notre* fils, et j'allais essayer de la modeler réellement, cette statue... Comment cette pensée ne m'était-elle jamais venue auparavant? Comment et pourquoi m'a-t-elle saisi à cette place avec une telle force? Je ne sais pas. Mais je sais que je me levai de ce banc les mains tremblantes, le cœur battant. J'entrai dans l'atelier avec une émotion que je ne peux pas te rendre, tant elle était mêlée de ravissement et d'épouvante, de désir et de défiance. Allais-je retrouver pour cette œuvre qui était là, dans ma tête, si présente, si claire, si belle, ma vigueur perdue? Ce fils que le sort ne m'avait pas permis d'avoir en chair et en os, allais-je l'avoir enfin dans cette matière qui paraît morte? Mais quand la forme s'y est imprimée, elle vit, d'une vie supérieure à l'autre, puisqu'elle défie la mort. Et je commençai à gâcher la terre glaise, pieusement, religieusement. Ah! les premières séances de ce travail unique, tu n'en imagines pas les transes, les enthousiasmes, les découragements, et lorsqu'il a été debout en réalité, devant moi, occupant l'espace, que j'ai palpé ses muscles, touché la délicatesse de ses membres, rencontré son regard! Tiens, je me plaignais de mes chagrins tout à l'heure, ces joies les ont payées, je te le jure... Mais tu vas le voir...

L'exaltation le possédait tout entier à présent, et ses mains tremblaient de nouveau, en effet, pour démailloter la maquette de ses linges humides, et il continuait :

« Je l'ai allégorisé en David à cause de la phrase de la Bible. Je l'ai lue, je ne me rappelle pas où, et je l'ai toujours passionnément aimée : *Erat autem rufus, et pulcher aspectu, decoraque facie et ait Dominus : Surge, ungue eum, ipse est enim*. (Or, il était roux, et beau de port et d'un noble visage. Et le Seigneur dit : « Levez-vous et oignez-le, car c'est lui-même). Ce sont les trois mots que je veux graver sur la base : *Ipse est enim*. Car c'est lui!... Tiens, regarde... »

Le dernier linge avait été enlevé, et la statue apparaissait maintenant dans cette sincérité du modelage direct où l'on sent la touche de l'ébauchoir, la main de l'artiste, son esprit, sa fièvre. Jamais, dans ses meilleurs jours, le sculpteur n'avait approché de la beauté parfaite comme dans cette œuvre dont il m'avait raconté l'étrange et douloureuse genèse. Le Triptolème de la célèbre stèle du musée d'Athènes, entre Demeter et Perséphone, n'est pas plus élégant de structure et de pose que ne l'était ce soi-disant David, simplement debout sur sa jambe droite et la gauche un peu en avant, comme dans les statues archaïques, et la gracilité vigoureuse des jambes, la cambrure souple des reins, la maigreur à peine musclée des épaules, la ligne mince du ventre, donnaient à ce corps d'adolescent un caractère incomparable de sveltesse virile et d'énergie, tandis que la finesse des mains et des pieds, et surtout la délicatesse des

traits du visage encadré dans les boucles d'une chevelure crépelée à la manière de Léonard, paraient cet être délicieux d'une langueur toute féminine. C'était réellement la fusion des deux beautés que l'artiste avait rêvée et réussie. Pour moi, qui savais de quelle mélancolique fantaisie c'était l'aboutissement, ce David, où je reconnaissais quelques-uns des gestes de Clouet, sa structure, son attitude, et le sourire, la grâce, le regard de sa jeune femme, cette statue tenait de l'apparition, et, dois-je le dire? presque du sacrilège. Non, ce n'était pas un David, le prince qui doit vaincre et régner : c'était l'image du jeune héros qui ne vivra pas, un Euryale que son Nisus appellera en vain, un Icare qui sombrera dans l'impaisable Océan, un Orphée que déchireront les mains cruelles des Ménades, — une figure sans promesse d'avenir, mais si héroïquement, si tristement belle!... Et je pouvais à peine, tant j'étais ému, exprimer mon admiration, dont l'artiste jouissait avec cette naïveté d'orgueil si naturelle après une pareille création. Nous ne faisons pas de telles œuvres. Elles se font en nous, presque malgré nous... Nous nous taisions tous les deux, et voici que nous entendîmes venir du dehors, de cette porte sur le pas de laquelle la mère du petit Albert était tombée, à la fin de sa grossesse, une plainte, sourde d'abord et contenue, puis plus haute, un gémissement coupé de sanglots, la plus désespérée lamentation qui m'ait jamais percé le cœur... Yves et moi nous nous regardâmes. Sur ce visage que je venais de revoir transfiguré par toutes les fièvres de l'enthousiasme, une détresse passa, et comme le remords d'un crime. Nous n'avions pas besoin d'aller et de soulever la tapisserie pour comprendre que c'était Laure qui pleurait ainsi. Elle était descendue,

poussée par une curiosité irrésistible. Elle n'avait pas osé franchir le seuil, et elle avait tout écouté, avec quels sentiments, sa lamentation le disait assez. Elle montait, montait toujours, et le visage du sculpteur se contractait davantage encore, jusqu'à une minute où deux grosses larmes lui jaillirent des yeux, qui roulèrent sur ses joues creusées. Et tout d'un coup, sans prendre plus garde à ma présence que si j'avais été un personnage d'un des moulages appendus aux murs, il se précipita vers la porte. Il aperçut assise sur les marches de l'escalier, sa femme qui sanglotait en serrant contre elle le pauvre petit être avorté et difforme pour qui le père avait eu, pendant ces trois ans, une si étrange haine, et, avec une surprise qui, à moi aussi, me tira des larmes, voici que je vis cet homme s'agenouiller, et il serrait sa femme contre son cœur, il pressait l'enfant

dans ses bras et il disait : « Ah! pardonne-moi... pardonne-moi... Je sens que je l'aime. Je te jure que je l'aime et que tu ne souffriras plus. Regarde... Mais regarde!... »

Et il couvrait le petit Albert de baisers passionnés, tandis que la mère, brisée par le saisissement de rencontrer chez son mari une pitié qu'elle n'espérait plus, appuyait sa tête sur son épaule avec un gémissement que j'écoutais s'adoucir, s'adoucir encore, et je compris, — l'événement m'a prouvé depuis que j'avais raison, — je compris que le sculpteur était sincère et qu'il pouvait réellement aimer le pauvre avorton, maintenant qu'il possédait dans son atelier le fils dont il avait tant rêvé. J'avais devant moi, dans le groupe de ces trois êtres réconciliés, à quelques pas de la statue en terre glaise, immobile sur son piédestal, le symbole du bienfait de l'art, et je l'eus davantage encore à voir, quelques instants plus tard, la mère relever la tête et, tout en continuant à presser son fils vivant sur sa poitrine avec des mains frémissantes, sourire à l'autre, au fils *qu'elle aurait pu et du avoir*, — à l'œuvre libératrice qui lui avait rendu son mari.

PAUL BOURGET.
(de l'Académie française).

(Illustrations de Bourgain.)



La Journée d'un Monsieur qui veut maigrir

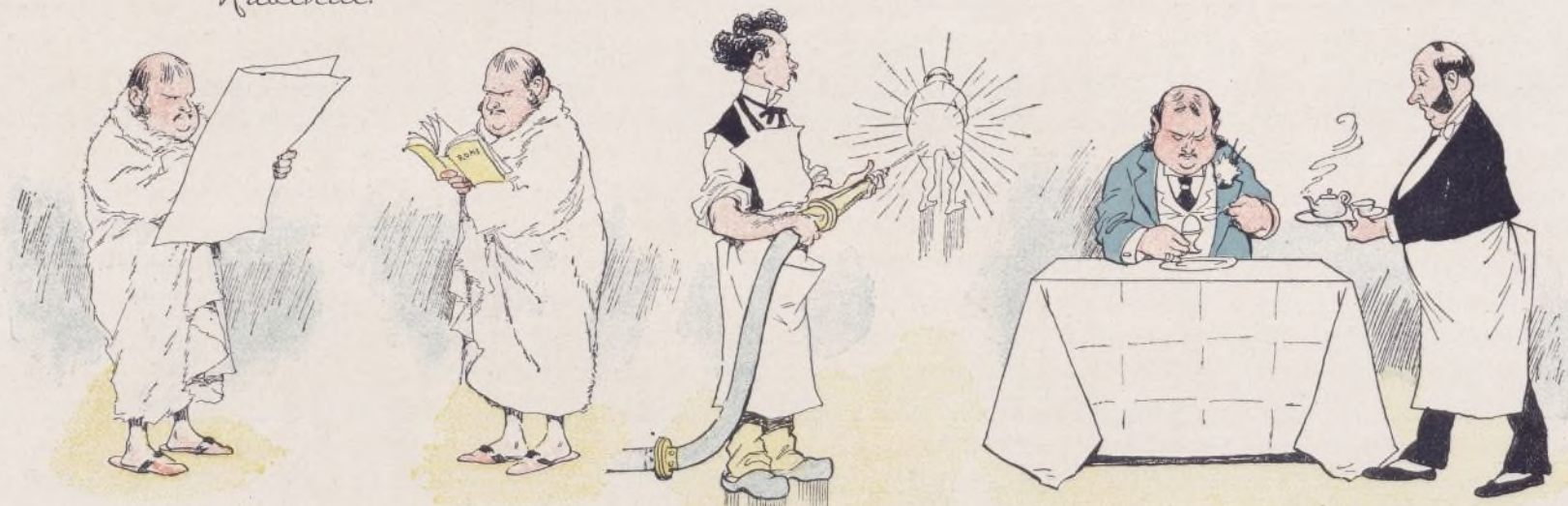


Lever : 4 heures.
Rubinat.

Maltiers.

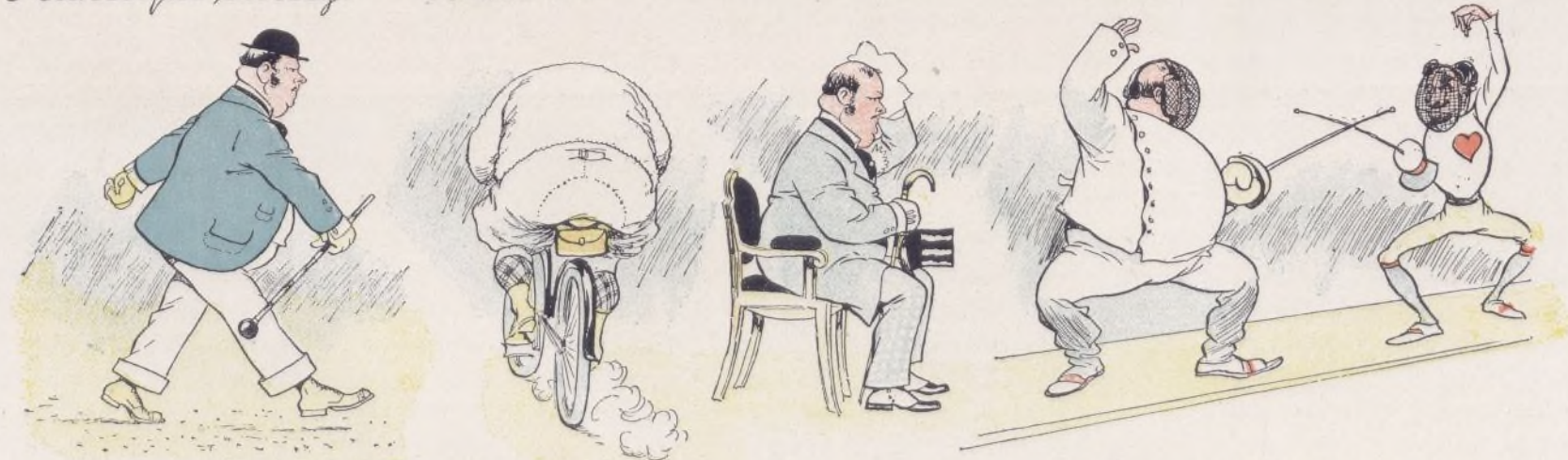
Boxe.

Dauche en pluie.



Un article de Francisque Darcey.
Un chapitre de "Rome".

Déjeuner : Un œuf et du thé.

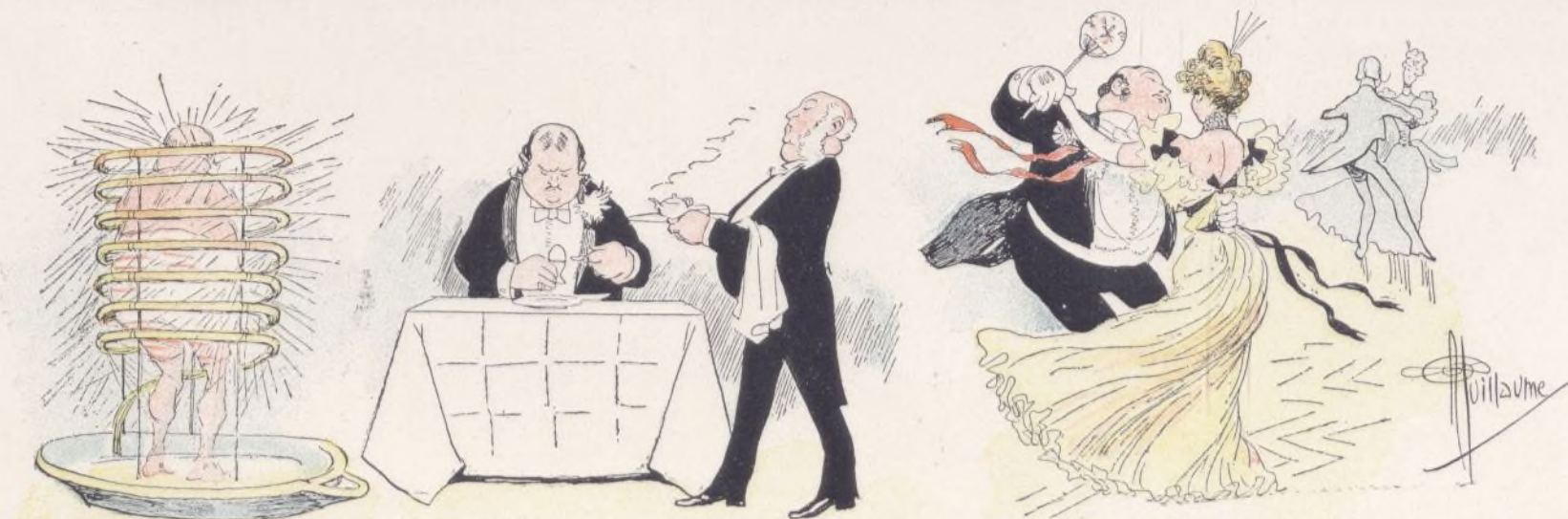


Footing :
20 kilomètres.

Bicyclette :
40 kilomètres.

Conférence
de Brunetière.

Armes : Maître italien.



Dauche en cercle.

Dîner : Du thé et un œuf.

Catillon.



Le Roi
et le
Perroquet
ou
le Transfert de l'Âme
Conte Persan

Le conte, dont nous donnons ici la traduction inédite, ne représente qu'une infinitésimale partie de la littérature persane, si riche en poèmes exquis et en œuvres d'un réel intérêt.

Le Roi et le Perroquet a été écrit, vers la fin du VII^e siècle de l'hégire, par Khosrou de Debli, un des meilleurs poètes de l'école de Nizami.

Depuis deux siècles déjà, les poètes suivant l'exemple donné par le Maître, avaient abandonné l'épopée pour s'adonner au roman et aux contes merveilleux, et, comme le dit le savant orientaliste Jules Mohl, « ne cherchaient qu'à faire assaut de beau langage ».

La traduction que M. A. Lacoïn de Villemorin a faite avec la collaboration du D^r Mirza Kbalil-Khan, lui a valu, du ministre de Perse à Paris, général Nazare-Aga, une lettre que nous sommes heureux de publier ici.

« Cher Monsieur,

« J'apprends avec plaisir que vous allez publier, dans le Figaro Illustré, un des contes que vous avez traduits, avec la collaboration du D^r Mirza Kbalil-Khan, des manuscrits de Nizami, de Khosrou de Debli et de Hatefi. J'espère que ces contes trouveront auprès des lecteurs français l'accueil bienveillant qu'ils méritent et que cela vous encouragera à continuer, avec votre collaborateur, l'œuvre de traduction de nos grands poètes persans.

« La littérature persane est peu connue en France; beaucoup même l'ignorent complètement; mais tous ceux qui ont lu de bonnes traductions de de nos poètes ont été frappés de la finesse de leur style, de l'originalité de leurs idées et de la façon vraiment charmante dont ils savent rendre leur pensée.

« Nizami, dont l'école domina en Perse pendant des siècles, est l'un des poètes les plus propres à faire connaître la littérature persane dans ce qu'elle a de délicat et de raffiné; vous ne pouviez trouver de meilleurs contes que dans ses œuvres et celles de ses successeurs.

« Mille amitiés.

« NAZARE-AGA. »



Il y avait une fois, dans l'Hindoustan, un roi dont la justice avait fait de chaque ménage un petit paradis. Ce prince avait, outre toutes ses autres qualités de grand roi, celle d'aimer à donner l'hospitalité. Dans ce but, il avait fait construire, tout près de son palais, de grands bâtiments destinés à loger tous ceux qui arrivaient dans sa capitale. Des officiers avaient pour fonctions de recevoir et d'accueillir avec beaucoup d'égards les nouveaux arrivants, quelle que fût leur position sociale, et souvent on voyait le roi lui-même se mêler à ses officiers pour faire les honneurs de sa maison.

Quand il se présentait des gens de distinction, des savants, des artistes ou des voyageurs susceptibles de récréer le roi par leur conversation, on les conduisait au palais même, où le monarque les admettait dans son intimité. Le prince était ainsi au courant de tout ce qui se passait dans son pays et dans les pays étrangers.

Un jour il lui arriva un hôte dont la barbe, couleur de neige, annonçait l'hiver d'une vie bien remplie, et sur le front dénudé duquel on lisait l'histoire des siècles.

Ce vénérable vieillard avait voyagé dans toutes les parties du monde et était au courant de toutes les conquêtes de l'esprit humain sur la nature.

Le roi, vivement intéressé, par les récits de ce savant, le retint plusieurs jours près de lui, et un soir que leur causerie roulait sur les questions philosophiques, on parla, d'une façon particulière, des choses de l'autre monde et surtout de la vie et de la mort.

Le roi donna son avis et émit quelques doutes sur l'immortalité de l'âme et sur son immatériabilité. Le vieillard, voyant le roi, malgré sa profonde érudition, être un peu hésitant sur le point de savoir si l'âme peut exister en dehors de la matière, ne put s'empêcher de sourire. Ce sourire n'échappa pas aux yeux clairvoyants du roi, qui en demanda la cause. Le philosophe s'excusa et invoqua différents prétextes pour ne pas expliquer son attitude, mais le roi ne voulut pas les admettre et ordonna au savant de s'exprimer franchement.

« Sire, sans votre ordre formel, je ne me serais pas permis de vous dire que ce sont vos doutes et vos hésitations qui m'ont fait sourire, mais maintenant, je vois à quel point vous êtes soucieux de connaître la Vérité, et je vais raffermir votre foi par des preuves indiscutables, mises par Dieu à ma disposition. »

« Dès ma plus tendre jeunesse, l'amour de l'étude engendra chez moi l'amour de la vérité et le désir de découvrir si elle existait réellement dans le monde. J'ai passé toute ma vie à voyager, allant de ville en ville, de pays en pays, entrant partout en relations avec les plus grands savants et menant une existence des

plus aventureuses. Dans une île qui m'avait été désignée, je fis connaissance d'un maître qui croyait à l'immortalité de l'âme et avait en mains des preuves certaines de son immatériabilité. Je fus admis dans l'intimité de ce savant éminent et l'ai servi comme un fils dévoué jusqu'à ce que, entre mes bras, il rendit son dernier soupir. Avant de mourir, il me révéla le secret du *transfert de l'âme*, qu'il savait pratiquer. Je puis donc, à l'heure qu'il est, vous démontrer qu'une âme, par exemple la mienne, peut quitter l'enveloppe matérielle qui lui sert de prison, sans courir le risque de s'envoler pour toujours ou de s'en aller dans le néant, et rentrer ensuite de nouveau dans le même corps ou dans n'importe quel autre qu'il lui plaira. »

En disant ces mots, le philosophe attrapa une mouche qui se hasardait à voltiger à portée de sa main, la tua sans l'abimer et la jeta devant les pieds du roi, auquel il recommanda de prêter la plus vive attention au phénomène qu'il allait observer.

Le savant faisant alors un effort sur lui-même, refoula son âme en dehors de son corps, qui tomba inanimé sur le tapis. Ainsi débarrassé de son corps, il s'introduisit dans celui de la mouche, que le roi vit voltiger quelques instants devant lui; puis quittant de nouveau le corps de la mouche, il rentra dans le sien propre, et le roi vit d'un côté la mouche retombant inanimée et de l'autre le vieillard se redressant et lui demandant s'il était bien convaincu maintenant de l'indépendance de l'âme et de la matière.

Le roi, qui ne pouvait en croire ses yeux, restait toujours dans la même position, un doigt serré entre ses dents, et comme pétrifié par l'étonnement.

Le vieillard recommença plusieurs fois l'expérience, de telle sorte que le roi ne put plus avoir de doutes. Bien convaincu de la réalité de ce qu'il venait de voir, le monarque demanda alors au philosophe de l'initier à la connaissance de ce mystère et de lui apprendre ce qu'il avait appris lui-même après tant de peines et de voyages. Il lui offrit même de lui donner la moitié de ses richesses et de partager sa couronne avec lui s'il voulait bien lui donner la clef de son secret.

« Le champion qui monte courageusement les marches conduisant à la véritable vie, au monde immatériel et au bonheur éternel, et qui connaît à fond le mystère de l'âme, ne se retourne que pour jeter un regard de dédain et de mépris sur toute la masse de poussière qu'il laisse derrière lui. Je me suis proposé, Sire, de vous apprendre mon secret, et cela sans en espérer en échange la moindre récompense; rien, du reste, au monde ne saurait égaler la valeur de la révélation que je vais vous faire et que je tiens à vous laisser comme un respectueux souvenir de mon court passage dans votre royaume. »

Le vieillard coupa court aux remerciements dont le roi l'accablait et s'empessa de lui révéler son secret. Après un peu d'exercice, l'élève-roi était devenu aussi habile que le maître-savant.

Le philosophe prit alors congé du monarque et personne ne sut dans le royaume que le roi possédait un secret d'une telle importance, si ce n'est la jeune reine, sa favorite et le premier ministre, qui était, en même temps, son confident le plus intime.

Un jour de chasse, le roi se trouvant fort éloigné de sa suite et dans la seule compagnie de son premier ministre, tua une belle antilope, qui était passée imprudemment à portée de ses flèches. L'animal tomba sur le coup et le ministre tint au roi le propos suivant : « Sire, voilà une antilope dont l'âme vient de s'envoler et voici un endroit où nous sommes bien loin du monde et à l'abri des regards indiscrets. Votre Sublime Majesté me ferait grand honneur si Elle voulait bien me faire l'expérience du transfert de l'âme dont Elle a souvent daigné me parler. Je brûle du désir de voir de mes propres yeux cette chose incroyable, au moins une fois dans ma vie. »

Le roi, ne se doutant pas que sous la peau de son ministre se cachait l'âme d'un traître des plus dangereux, accéda sans crainte au désir qui lui était exprimé, mais il n'était pas plutôt entré dans le corps de l'antilope que le ministre, se vidant précipitamment à son tour, le corps de son âme prit possession de celui que le roi son maître venait de quitter, car il avait également appris la pratique du transfert de l'âme par un de ses grands-parents, magicien des plus redoutables.

Le roi, devenu antilope, vit avec rage son ministre devenu roi, monter sur le coursier royal et s'éloigner à bride abattue. Mais bientôt de crainte d'être exterminé par le traître qui, selon lui, ne tarderait pas à revenir sur ses pas, il s'enfuit de toute la vitesse de ses nouvelles jambes vers les plaines les plus éloignées et les montagnes les plus inaccessibles.

Le traître arriva rapidement à l'endroit où se tenait l'équipage royal. Les courtisans, en apercevant celui qu'ils prenaient pour leur maître galoper à une pareille allure, crurent immédiatement à l'arrivée de quelque grave accident. Le faux roi leur raconta en effet, d'un air navré, qu'il venait de voir tomber son ministre de cheval. Les chasseurs et les cavaliers se dirigèrent à la hâte vers l'endroit indiqué et ramassèrent le corps inanimé de celui que l'on croyait victime d'un accident. On rattrapa le cheval privé de son cavalier et l'on emporta le cadavre vers la ville.

Cependant le traître eut beau parcourir la forêt en tous sens, il ne put trouver la moindre trace de l'antilope qu'il avait, disait-il à ses courtisans, perdue de vue lors de l'accident arrivé à feu son ministre.

Fatigué et navré intérieurement, il se décida à abandonner sa poursuite et rentra en ville, où il ne manqua pas de subvenir plus que suffisamment aux frais des obsèques de son cher ministre, de son second frère et très dévoué serviteur, qu'il avait perdu d'une façon si tragique; il n'oublia pas surtout de venir en aide à ses héritiers, qu'il regarda, et à juste titre, comme ses propres enfants. Puis il fit ce qu'il voulut et ne se priva de rien se louant, à chaque instant de la réussite de son odieux stratagème et se félicitant de sa haute perfidie et de son ignoble trahison.

Cependant, dès le premier jour il avait constaté avec peine qu'il existait une tache à son bonheur usurpé, car le soir, quand il se trouva dans la société de la jeune reine, celle-ci se montra froide avec lui et ne l'accueillit pas comme il l'espérait. Elle avait remarqué tout de suite ses manières gauches et n'avait pas tardé à être prise de justes soupçons sur la personnalité de celui que tout le monde croyait être le roi; elle le repoussait instinctivement, alléguant chaque jour, pour l'éloigner d'elle, des raisons de santé ou des excuses heureusement toujours admises.

La reine restait toujours malade, le roi toujours antilope, le traître toujours roi.

Cependant le roi-antilope ne tarda pas, malgré son air maussade et ses gambades extravagantes, à se faire admettre dans la société de ses congénères et, après une courte étude, il en apprit aisément la vie et les coutumes. Il passait son temps, mêlé aux troupes sauvages, à faire de délicieuses promenades, bien que son cœur fondit en sang et que ce sang coulât sans trêve, sous forme de larmes, tout le long de ses joues.

Un jour qu'il paissait, il vit tomber à ses pieds un perroquet aussi vert et aussi frais que le gazon sur lequel le pauvre oiseau venait s'étendre pour rendre le dernier soupir. Rapidement le roi quitta sa peau d'antilope pour entrer sous le plumage du perroquet et s'envoler dans les airs. Il se lia bientôt avec d'autres perroquets, et comme il passait aux yeux de tous ses semblables comme le plus intelligent des gros-becs, il fut proclamé par eux leur chef et le directeur de tous leurs actes.

Or il arriva qu'un oiseleur, ayant tendu des filets qui avaient échappé à la vue des perroquets et même à celle de leur intelligent chef, tous les pauvres oiseaux tombèrent dans le piège, y compris le roi-perroquet. Ce dernier ne perdit pas son sang-froid, mais voyant tous ses sujets plongés dans la plus profonde désolation, il ranima leur courage par le petit discours suivant : « Nous voici, amis, tombés dans le piège de l'oiseleur, qui ne tardera pas à venir. Une mort certaine, ou pis, une captivité perpétuelle nous attend; il y a cependant un moyen de nous sauver; mourons, c'est-à-dire faisons semblant d'être morts : il n'y a de salut pour nous que dans la mort; c'est par la mort que nous pourrions recouvrer notre liberté perdue, c'est-à-dire notre vie. Moi seul je guetterai l'arrivée du bourreau; dès que je l'apercevrai, je vous ferai signe, aussitôt vous tomberez tous dans un état de mort apparente, et le persécuteur, dupe de notre stratagème, vous laissera maîtres de vos actions en vous jetant à terre comme une marchandise sans valeur; mais, avant toute chose, je vous conseille le sang-froid. Courage et salut ! »

Les perroquets approuvèrent son conseil et, au signal convenu, ne bougèrent pas plus que s'ils étaient morts.

L'oiseleur, en entr'ouvrant, plein d'espoir et avec mille précautions, son filet, n'y trouva qu'un seul oiseau vivant : le roi-perroquet.

« Pauvres oiseaux ! s'écria-t-il tout étonné, ils seront sans doute morts de peur » ; et il les jeta tous sur le gazon. Les perroquets s'envolèrent aussitôt avec de petits cris moqueurs, tandis que l'oiseleur, de plus en plus surpris, entendait son unique captif lui dire : « Ne vous découragez pas, restez le cœur plein de joie, l'esprit sans souci et la poitrine sans oppression ni trouble, car ce



que vous perdez dans ceux qui vous échappent vous le gagnerez au centuple dans celui que vous conservez. »

L'homme ne savait que penser de cette drôle d'histoire ; il plia néanmoins son filet, le mit sur son épaule et reprit le chemin de la ville avec son perroquet docile et encourageant.

Une foule énorme entourait, au bazar, une jeune femme de mœurs légères dont les yeux languissants et bordés d'épais cils noirs faisaient mourir d'un seul de leurs regards les malheureux amoureux ; ses longs cheveux d'ébène, mis à dessin en désordre, jetaient le trouble dans tous les cœurs, et ses manières séduisantes égaraient l'esprit des gens les plus raisonnables.

Cette femme venait d'accoster un élégant jeune homme, fils d'un des plus riches banquiers de la ville, et lui tenait le propos suivant : « J'airêvé cette nuit qu'hier soir vous étiez venu chez moi et que je vous avais reçu avec toutes les faveurs dont il est possible à une femme de disposer ; vous ne m'avez quittée que ce matin au point du jour, un peu avant que jeme réveille et sorte de mon rêve. Je vous réclame donc mille *dinars* (1) ; belle comme je suis, il est hors de doute que mes soirées valent bien cette somme. Soyez prudent et généreux et payez-moi de bon cœur, ou sinon je vous obligerai à le faire de vive force. »

Elle plaïdait si bien sa cause et faisait un tel vacarme que le jeune homme, à bout d'arguments, restait sans réplique contre ses réclamations opiniâtres. La foule ne faisait qu'augmenter à chaque instant, et chacun échangeait ses observations et ses réflexions. L'oiseleur, pour sa part, entendit son perroquet lui dire à l'oreille : « Allons, avançons, mettons fin à leur procès, me voilà prêt à être leur juge et à trancher leur différend. »

L'oiseleur communiqua aux deux parties ce qu'il venait d'entendre dire à son perroquet, qui ajoutait, du reste, maintenant à haute voix : « Place ! place ! s'il vous plaît, faites chemin ! je vais rendre une telle justice que tout le monde l'approuvera, mais il faut pour cela que les deux adversaires prêtent serment d'accueillir avec une résignation absolue le jugement équitable que je vais rendre avec une entière bonne foi et en connaissance de cause. »

Personne n'ayant fait d'observations et les deux intéressés ayant prêté serment, le perroquet se retourna vers le jeune homme et l'apostropha d'un air véhément, lui ordonna d'ouvrir sa bourse et de compter tout de suite l'argent qu'on lui réclamait, ce qu'il fit bien malgré lui, à cause du serment donné ;

(1) Dinar (monnaie arabe), pièce d'or qui valait dix francs.

mais pendant le temps que le banquier déliait les cordons de sa bourse, le perroquet déclarait qu'il lui fallait, pour rendre un jugement bien net, un miroir bien clair.

La jeune femme avait précisément sur elle une petite glace ; elle s'empressa de la donner au perroquet, qui lui dit : « Eh bien, ma belle, on va maintenant vous compter la somme que vous réclamez devant cette glace, tenez ! comme cela ; tout ce que vous voyez dans la glace est à vous et donne entière satisfaction à votre réclamation, car vous n'avez reçu ce jeune homme chez vous que dans le monde des Images et devez en

conséquence en être payée de la même façon, c'est-à-dire par des images. »

Ce fut un enthousiasme indescriptible dans la foule, qui applaudit avec fureur le jugement si équitable du perroquet. Tout le monde voulait acheter l'oiseau, et le nombre des amateurs était si considérable que l'on ne pouvait plus circuler dans le bazar. Le prix que l'on offrait à l'oiseleur pour son perroquet savait toujours un surenchérisseur.

Cette nouvelle se répandit bien vite dans toute la ville et même jusqu'au harem du roi, où elle arriva à l'oreille de la jeune reine qui, sous le voile de sa feinte maladie, cachait un chagrin et une désolation des plus profonds, et passait des journées entières, absorbée par sa douleur, dans des

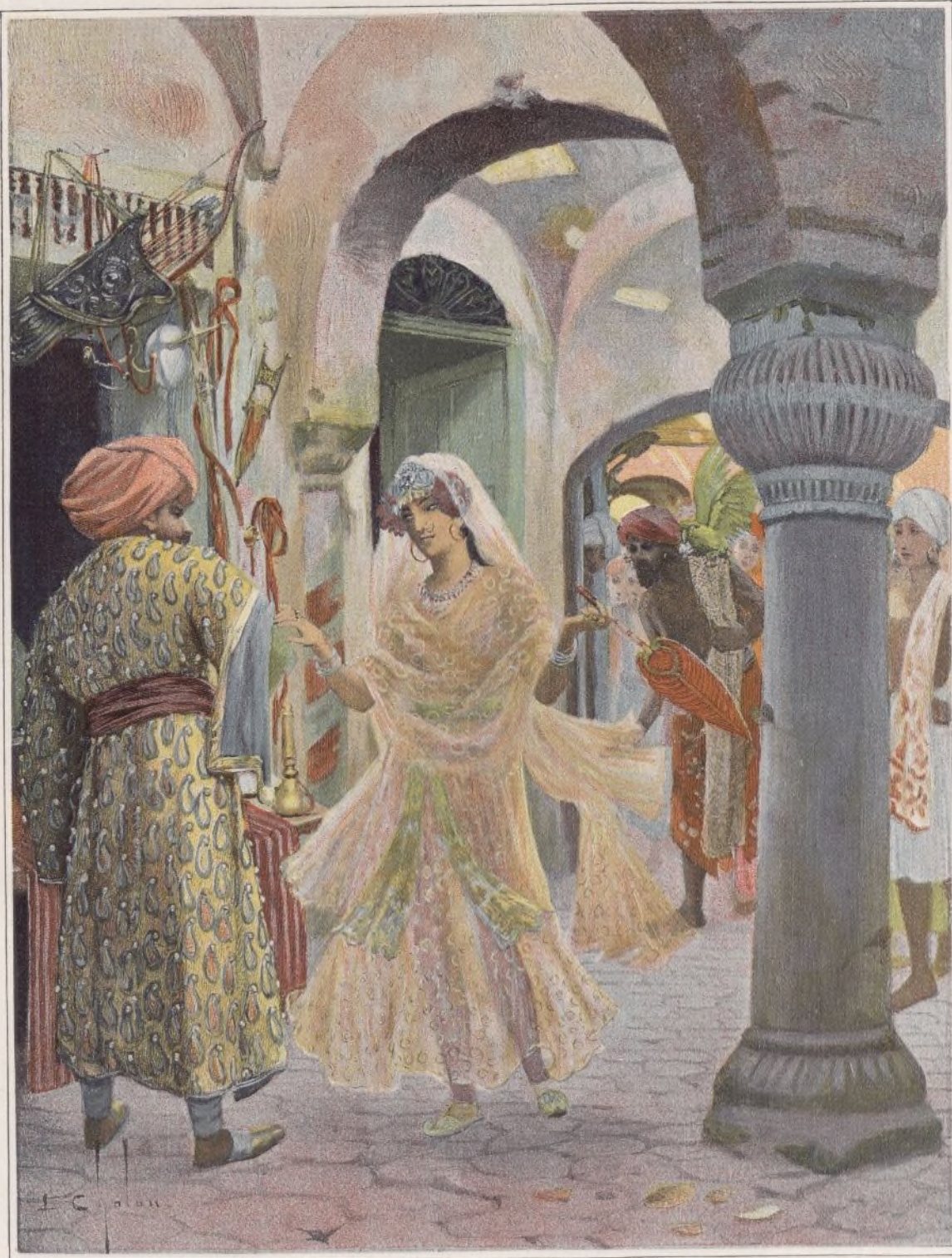
coins solitaires de son jardin, à pleurer la perte irréparable de son pauvre mari, le roi.

Dans l'espoir de faire plaisir à la reine et de la distraire si cela était possible, on envoya acheter le perroquet précieux au prix le plus élevé et on le lui offrit. Elle trouva le perroquet véritablement charmant. Il l'égayait par ses réparties spirituelles et ses ravissants propos. La princesse le fit mettre aussitôt dans une superbe cage en or massif, ornée des bijoux les plus précieux et l'installa dans sa propre chambre à coucher, qui ne désemplit de monde que le soir à minuit, heure à laquelle la jeune reine, toujours pleurant, se mettait au lit pour essayer de dormir.

Lorsque l'oiseau se vit seul avec sa maîtresse et en toute sécurité, il l'appela par son nom, se fit connaître et raconta son histoire, sa partie de chasse, son entrée dans le cuir de l'antilope, ses pâturages, son passage dans les plumes du perroquet et ses ramages, sa captivité avec ses congénères et leur sauvetage, son choix comme juge de paix et son procès aux images, et son bonheur de la retrouver fidèle à son souvenir.

La jeune reine ne pouvait contenir son bonheur, toute la nuit elle ne fit qu'embrasser le bec et les pattes de son perroquet, et des larmes de joie coulaient maintenant sur son visage.

Elle s'empressa de demander à son mari le perroquet les



moyens d'arriver à lui rendre sa première forme, à laquelle elle tenait beaucoup plus qu'à celle-là. Le roi lui donna aussitôt les instructions nécessaires.

Le lendemain, lorsque l'astre brillant du jour, écartant les rideaux sombres de la nuit, montra son visage lumineux à travers la fenêtre rose et chatoyante de l'horizon incarnat, la reine, qui paraissait avoir recouvré toute sa belle santé, se leva avant tout le monde, et le sérail fut mis en fête par la nouvelle du rétablissement si désiré mais si inattendu de celle qui en faisait la joie et les charmes.

Le faux roi récompensa largement ceux qui lui apportèrent cette bonne nouvelle et se hâta d'aller rejoindre, dès qu'elle l'eût fait appeler, celle qu'il n'avait encore pu entrevoir que dans un état toujours languissant.

La reine le fit asseoir à côté d'elle et lui prodigua toutes les marques d'un accueil plein de prévenances. « A la bonne heure ! s'écria-t-il transporté de joie, mais qu'ai-je donc fait pour mériter tant de faveurs et être admis avec autant d'empressement dans votre charmante société ? — Rien, mon ami, répondit la reine, rien ; seulement, me voilà entièrement rétablie et toute disposée à passer la soirée dans votre agréable compagnie ; seulement, lui chuchota-t-elle à l'oreille, seulement, je vous demanderai d'avance une petite faveur que vous ne voudrez pas me refuser ce soir. »

Le marché fut vite conclu et ils se quittèrent le cœur plein de joie, heureux l'un et l'autre, en se disant : Au revoir ! à ce soir !

A l'heure du coucher, lorsque la reine fut restée seule dans sa chambre avec le roi et le perroquet, elle fut vivement sollicitée par son royal époux de lui dire quelle était la faveur qu'elle attendait de lui et dont elle lui avait parlé le matin ; il lui affirmait de nouveau son grand désir de la satisfaire complètement. Alors la reine s'expliqua au traître dans les termes suivants : « Sire, que les pieds de votre trône soient aussi élevés que les

cieux ! depuis que j'ai eu mes souffrances, je me suis aperçue que Votre Majesté, bien que toujours pleine d'égards pour sa servante, n'a pas daigné me donner le témoignage tout spécial de bienveillance qui était jadis la preuve de sa haute sympathie pour moi. Votre Majesté voulant marquer sa sublime et parfaite amabilité pour moi ne refusait pas, si Elle s'en rappelle, de changer souvent de forme et cela dans le seul but de m'amuser et de m'égayer, si bien que j'en avais pris l'habitude ; mais depuis que je suis tombée malade, je ne me crois plus si plaisante qu'autrefois, car Votre Majesté n'a plus daigné me donner, depuis ce temps, le petit spectacle qui me récréait tant ; si Votre Majesté a encore un peu d'amitié pour moi, Elle ne pourra m'en donner de preuve plus convaincante que de faire devant moi le transfert de l'âme, qu'Elle réussissait si bien jadis. »

Le traître était si épris des charmes de la reine et fut si bien dupe de ses paroles qu'il n'eut d'autre hésitation que celle provenant du manque d'un sujet d'opération, mais la reine le tira d'embarras en lui montrant le perroquet.

Le tirer de sa cage, l'étrangler sans en abîmer le beau plumage, s'y introduire et faire entendre un joyeux ramage, fut pour le scélérat l'affaire d'un instant ; mais au même moment, le corps royal, laissé inerte, se redressa sous l'influence de l'âme du perroquet, étendit les bras et saisit le traître caché sous l'oiseau, lui tordit le cou, le tua et le retua.

Dès lors, le roi, débarrassé de son redoutable ennemi et rentré dans la juste possession de son bien, aima de plus en plus sa reine, fit frapper des médailles à l'effigie de l'antilope et du perroquet, ne s'habilla plus qu'en vert perroquet et peupla son parc et ses jardins de ces deux espèces d'animaux, pour lesquels il eut toujours une amitié particulière.

Traduit par A. LACON DE VILLEMORIN
et Dr MIRZA KHALIL-KHAN.

(Illustrations de Chalon.)



Figaro illustré

1896

TABLES DES MATIÈRES

SOMMAIRES DES NUMÉROS

LXX. — JANVIER

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON	I
<i>Les Livres</i> , par T. G.	III
<i>La Campagne de Russie</i> (1 ^{re} partie), extraits des mémoires inédits du général baron VON EERENS, traduits par le lieutenant-colonel W.-E.-A. WUPPERMANN; illustrations de MAURICE ORANGE	1
<i>Dalila</i> , souvenirs de théâtre, par H. LA-FONTAINE; illustrations de ROBAUDI	5
<i>Sans Rime ni Raison</i> , revue de l'année 1895, par XANROF; illustrations en couleurs de FERDINAND BAC	9
<i>Boney</i> , par LÉO CLARETIE; illustrations de AUGUSTE VIMAR	17

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Le Préféré, par Mademoiselle F. CHARDERON.
Le Retour, par RENÉ PRINCETEAU.

COUVERTURE :

Au coin du Feu, par LUCIEN DOUCET.

LXXI. — FÉVRIER

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON	V
<i>Les Livres</i> , par T. G.	VII
<i>La Campagne de Russie</i> (2 ^e partie), extraits des mémoires inédits du GÉNÉRAL BARON VON EERENS; illustrations en couleurs de MAURICE ORANGE	21
<i>Léonard de Vinci et l'Esthétique du Portrait</i> , par ROBERT DE LA SIZERANNE; fac-simile de dessins de LÉONARD DE VINCI	29
<i>Le Lac d'Amour</i> , par GEORGES RODENBACH; illustrations en couleurs de HENRI CASSIERS	33
<i>Le Caviar</i> , par TANCRÈDE MARTEL; illustrations de ALBERT GUILLAUME	37

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

En parlant de l'Absent, par GÉRIN.
La Joconde (portrait de la Mona Lisa), par LÉONARD DE VINCI.

COUVERTURE :

Domino rose, par HENRY TENRÉ.

LXXII. — MARS

(NUMÉRO SPÉCIAL. — LA CAVALERIE FRANÇAISE.)

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON	IX
---	----

<i>Les Livres</i> , par T. G.	XI
<i>La Cavalerie française : au quartier, au champ de manœuvre</i> , par LÉOGNAN; illustrations photographiques instantanées en couleurs	41
<i>Saint-Georges</i> , par R. DE PLANHOL; illustrations en couleurs de CHARLES MOREL	47
<i>La Journée d'un Traineur de sabre</i> , par VOLVIC; illustrations photographiques instantanées	49
<i>Les Remontes</i> , par VILLEFER; illustrations photographiques instantanées	54
<i>Le Service en Campagne</i> , par JEAN VÉZY; illustrations photographiques instantanées en couleurs	57

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

L'Aigle et l'Étoile, par J. ROUFFET.
Chasseurs à cheval au Cantonnement, par WALKER.

COUVERTURE :

Pointe d'Avant-Garde, par JEANNIOT.

LXXIII. — AVRIL

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON	XIII
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XIV
<i>Souvenirs d'Afrique</i> (1 ^{re} partie), par le GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS	61
<i>Hans Holbein et sa vie en Angleterre</i> , par ARSÈNE ALEXANDRE; fac-simile de dessins d'HOLBEIN	69
<i>La Rose Ida-Lia</i> , par PAUL FOUCHER; illustrations en couleurs de SAHIB	73
<i>La Harpe à travers les Ages</i> , par GEORGES DE DUBOR; reproductions photographiques d'estampes et de harpes de diverses époques	77

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Anne de Clèves, par HANS HOLBEIN.
La Cueillette des Lilas, par MILLOCHAU.

COUVERTURE :

Après la Répétition, par JEAN BÉRAUD.

LXXIV. — MAI

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON	XVII
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XIX
<i>La belle Histoire d'une Écharpe couleur de cheveux d'or</i> , par CHARLES BUET; illustrations en couleurs de JACQUES WAGREZ	81

<i>Les deux Sœurs légendaires</i> , par ROMAIN COULUS; illustrations en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC	87
<i>Le major général Alexandre Berthier</i> , par FRÉDÉRIC MASSON, reproduction de tableaux de GROS, BACLER D'ALBE, CARLE VERNET, GÉNÉRAL LEJEUNE	89
<i>Souvenirs d'Afrique</i> (2 ^e partie), par le GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS	93
<i>Le Nègre de Pétavin</i> , par FERNAND MAZADE; illustrations de AUGUSTE VIMAR.	

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Deux Amies, par RICHARD GOUBIE (double prime).

COUVERTURE :

Printemps, par LUCIUS ROSSI.

LXXV. — JUIN

(NUMÉRO SPÉCIAL. — LES CAFÉS-CONCERTS.)

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON	XXI
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XXIII
<i>Les Cafés-Concerts</i> , par GASTON JOLLIVET.	101
<i>Le Monde et les Étoiles des Cafés-Concerts</i> , par CHARLES DAUZATS	106
<i>La Musique de Café-Concert</i> , par VICTORIN JONCIÈRES; illustrations photographiques instantanées en couleurs (les Ambassadeurs, l'Alcazar, l'Horloge, les Concerts du Point-du-Jour, le Moulin Rouge, le Jardin de Paris; portraits de Mesdames Yvette Guilbert, Anna Thibault, Lidia, Gilberte, Anna Held, Lanthénay, sisters Barrison, Lona Barrison; de Libert, etc.	110
<i>Cabarets de Montmartre</i> , par XANROF; illustrations photographiques instantanées. (Le Chat Noir, le Carillon, les Tréteaux de Tabarin).	113
<i>La Légende du Merle blanc</i> , poésie de GABRIEL MONTROYA, musique de J. MULDER, illustrations de LUCIEN MÉTIVET	115
<i>Les Cafés-Concerts d'autrefois</i> , par TANCRÈDE MARTEL (portraits de Mesdames Thérèse, Judic, Théo, de Darcier, etc.); illustrations de GUSTAVE DORÉ, GAVARNI, etc.	117

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

En Retard, par HENRI BOUTET.
Quadrille des Demi-Vierges, par FERDINAND BAC.

COUVERTURE :

Bravo! par MUCHA.

LXXVI. — JUILLET

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xxv
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxvii
<i>Une Rencontre</i> , par EDOUARD ROD; illustrations en couleurs de Madame CONSUELO FOULD.	121
<i>Je ne fais rien que requérir</i> , rondeau de CLÉMENT MAROT, mis en musique par L. BOËLLMANN; illustrations en couleurs de JACQUES WAGREZ.	127
<i>Rembrandt van Ryn (portraits intimes)</i> , par GEORGES LAFENESTRE; fac-simile de dessins de REMBRANDT.	129
<i>Souvenirs d'Afrique (3^e partie)</i> , par le GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.	133
<i>Les Champs-Élysées (1^{re} partie)</i> , par ANTONIN PROUST; reproduction d'œuvres d'ISRAËL SYLVESTRE, PRIEUR, DEBUCOURT, DUPLESSIS-BERTEAUX, etc.	137

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Fantaisie orientale, par RICHTER.
Portrait de Rembrandt, par REMBRANDT.

COUVERTURE :

L'Ouverture de la Pêche, par BALLAVOINE.

LXXVII. — AOÛT

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xxix
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxxix
<i>Une Idylle à Mahé</i> , par EUGÈNE GIRARDIN; illustrations en couleurs de EUGÈNE GIRARDIN.	141
<i>Paysage de Nuit</i> , poésie de ANDRÉ LEMOYNE; illustration de JULES ADELIN.	145
<i>La Communication interplanétaire</i> , par J.-H. ROSNY; illustrations de MITTIS.	146
<i>La Céramique française (III)</i> , par EDOUARD GARNIER; illustrations en couleurs d'après les pièces du Musée national de Sèvres.	149
<i>Le Pénitent</i> , par N. QUELLIEN; illustrations en couleurs de BOURGAIN.	153
<i>Les Champs-Élysées (2^e partie)</i> , par ANTONIN PROUST; reproduction d'estampes de SAUERWEID, BELLANGÉ, FEROGIO, etc.	157

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

La Nuée, par LA LYRE (double prime).

COUVERTURE :

Le Gué, par RICHARD GOUBIE.

LXXVIII. — SEPTEMBRE

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xxxiii
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxxv
<i>Nos bons Amateurs</i> , par JEANNE MAIRET; illustrations en couleurs de LOUISE ABÉMA.	161
<i>La Tourterelle poignardée</i> , par ANDRÉ LEMOYNE; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.	166
<i>En mazurkant</i> , musique de GASTON LEMAIRE; illustrations en couleurs de LUCIEN MÉTIVET.	168
<i>Napoléon, Goethe et Wieland</i> , par HIPPOLYTE BUFFENOIR; illustrations de HERMANN JUNKER, KÜGELGEN, SCHNORR, etc.	169
<i>La Céramique française (IV)</i> , par EDOUARD GARNIER; illustrations en couleurs d'après les pièces du Musée national de Sèvres.	173
<i>Après la Bataille</i> , par CHARLES DIGUET; illustrations de AUGUSTE VIMAR.	177

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Il ne faut pas chasser deux Lièvres à la fois, par GAUDEFRY.
En arrêt, par MONGINOT.

COUVERTURE :

Tricoteuse, par Mademoiselle LACOSTE.

LXXIX. — OCTOBRE

(NUMÉRO SPECIAL. — LYCÉENS ET LYCÉENNES.)

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xxxviii
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxxix
<i>Les Lycées de Garçons : La Montagne Sainte-Geneviève</i> , par HENRI CHANTAVOINE; <i>Débuts de Professeur</i> , par EDOUARD PETIT; <i>L'Éducation physique dans les Lycées</i> , par GEORGES STREHL; illustrations photographiques instantanées en couleurs.	181
<i>La Journée du Lycéen</i> , par LÉO CLARETIE; illustrations photographiques instantanées.	189
<i>Les Lycées de jeunes Filles</i> , par PAUL SOUDAY; illustrations photographiques instantanées en couleurs.	193
<i>L'Architecture des Lycées de Filles</i> , par FRANTZ JOURDAIN; illustrations photographiques instantanées.	197

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Le Rêve du Lycéen, par KRATKÉ.
En Récréation, par Madame MADELEINE LEMAIRE.

COUVERTURE :

Une vieille Farce, par CHOCARNE-MOREAU.

LXXX. — NOVEMBRE

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	xli
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xliii
<i>Un Volontaire de 1792</i> , souvenirs de DUVIQUET (DE CLAMECY); illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.	201
<i>L'Hôtel des Invalides</i> , par ANTONIN PROUST; reproduction d'estampes anciennes.	209
<i>Goulâb-Soubi</i> , par RENÉ DE PONT-JEST; illustrations en couleurs de WENGEL.	213
<i>Les Œufs</i> , par WILLY; illustrations de JOB.	217

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Escrimeuse, par JEAN BÉRAUD.
Moutons au Pâturage, par CHAIGNEAU.

COUVERTURE :

Chrysanthèmes, par HERNANDEZ.

LXXXI. — DÉCEMBRE

(NUMÉRO DE NOËL.)

<i>La Noël de Frère Léon</i> , par EDOUARD ROD; illustrations en couleurs de LUCIEN MÉTIVET.	221
<i>Un bon coup de Couteau</i> , par le VICOMTE MELCHIOR DE VOGÜÉ (de l'Académie française); illustrations en couleurs de BARRAU.	225
<i>Le David</i> , par PAUL BOURGET (de l'Académie française); illustrations en couleurs de BOURGAIN.	229
<i>La Journée d'un Monsieur qui veut maigrir</i> , page comique en couleurs par ALBERT GUILLAUME.	237
<i>Souvenir de la Campagne de Rome</i> (Nuit de Noël 1864), par J. MASSENET (de l'Institut); illustration en couleurs de ORAZI.	238
<i>Le Roi et le Perroquet ou le Transfert de l'Ame</i> , conte persan traduit par A. LACONIN DE VILLEMORIN et Dr MIRZA KHALIL-KHAN, précédé d'une lettre de S. Ex. NAZARE-AGA, ministre de Perse à Paris; illustrations en couleurs de CHALON.	240

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

FORMAT 64 X 84 :

Premier Chapitre, par PIERRE OUTIN.
Conclusion, par GEORGES CAIN.

COUVERTURE :

La Fée au Gui, par GERVEX.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

<i>Alexandre Berthier (Le major général)</i>	LXXIV	<i>Deux Sœurs légendaires (Les)</i>	LXXIV	<i>Montagne Sainte-Geneviève (La)</i>	LXXXIX
<i>Après la Bataille</i>	LXXVIII	<i>Education physique dans les Lycées (L')</i>	LXXIX	<i>Musique de Café-Concert (La)</i>	LXXV
<i>Architecture des Lycées de Filles (L')</i>	LXXIX	<i>En mazurkant (musique)</i>	LXXVIII	<i>Napoléon, Goethe et Wieland</i>	LXXXVIII
<i>Belle histoire d'une Écharpe couleur de cheveux d'or (La)</i>	LXXIV	<i>Goulâb-Soubi</i>	LXXX	<i>Nègre de Pétavin (Le)</i>	LXXXIV
<i>Bon coup de couteau (Un)</i>	LXXXI	<i>Hans Holbein et sa vie en Angleterre</i>	LXXXIII	<i>Noël de Frère Léon (La)</i>	LXXXI
<i>Boney</i>	LXX	<i>Harpe à travers les Ages (La)</i>	LXXXIII	<i>Paysage de Nuit</i>	LXXVII
<i>Bons Amateurs (Nos)</i>	LXXVIII	<i>Hôtel des Invalides (L')</i>	LXXX	<i>Pénitent (Le)</i>	LXXVII
<i>Cabarets de Montmartre (Les)</i>	LXXV	<i>Idylle à Mahé (Une)</i>	LXXVII	<i>Rembrandt van Ryn</i>	LXXVI
<i>Cafés-Concerts (Les)</i>	LXXV	<i>Je ne fais rien que requérir (musique)</i>	LXXVI	<i>Remontes (Les)</i>	LXXII
<i>Cafés-Concerts d'autrefois (Les)</i>	LXXV	<i>Journée d'un Lycéen (La)</i>	LXXIX	<i>Rencontre (Une)</i>	LXXVI
<i>Campagne de Russie (La)</i>	LXX, LXXI	<i>Journée d'un Monsieur qui veut maigrir (La)</i>	LXXXI	<i>Roi et le Perroquet ou le Transfert de l'Ame (Le)</i>	LXXXI
<i>Cavalerie française (La)</i>	LXXII	<i>Journée d'un Traîneur de sabre (La)</i>	LXXII	<i>Rose Ida-Lia (La)</i>	LXXXIII
<i>Caviar (Le)</i>	LXXI	<i>Lac d'Amour (Le)</i>	LXXI	<i>Saint-Georges</i>	LXXII
<i>Céramique française (La)</i>	LXXVII, LXXVIII	<i>Légende du Merle blanc (La)</i>	LXXV	<i>Sans Rime ni Raison</i>	LXX
<i>Champs-Élysées (Les)</i>	LXXVI, LXXVII	<i>Léonard de Vinci et l'Esthétique du portrait</i>	LXXI	<i>Service en Campagne (Le)</i>	LXXII
<i>Communication interplanétaire (La)</i>	LXXVII	<i>Livres (Les)</i>	LXX, LXXI, LXXII, LXXIII, LXXIV, LXXV, LXXVI, LXXVII, LXXVIII, LXXIX, LXXX	<i>Souvenirs d'Afrique</i> . LXXIII, LXXIV, LXXVI	
<i>Croquis du mois (Les)</i>	LXX, LXXI, LXXII, LXXIII, LXXIV, LXXV, LXXVI, LXXVII, LXXVIII, LXXIX, LXXX	<i>Lycées de jeunes Filles (Les)</i>	LXXXIX	<i>Souvenirs de la Campagne de Rome (musique)</i>	LXXXI
<i>Dalila</i>	LXX	<i>Monde et les Étoiles des Cafés-Concerts (Le)</i>	LXXXV	<i>Tourterelle poignardée (La)</i>	LXXXVIII
<i>David (Le)</i>	LXXXI			<i>Volontaire de 1792 (Un)</i>	LXXX
<i>Débuts de professeur</i>	LXXIX			<i>Œufs (Les)</i>	LXXX

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

ALEXANDRE (Arsène). <i>Hans Holbein et sa vie en Angleterre</i>	LXXXIII	JONCIÈRES (Victorin). <i>La Musique de Café-Concert</i>	LXXV	MAZADE (Fernand). <i>Le Nègre de Péta-vin</i>	LXXXIV
ANTONIN PROUST. <i>Les Champs-Élysées</i>	LXXVI, LXXX	JOURDAIN (Frantz). <i>L'Architecture des Lycées de Filles</i>	LXXXIX	MONTROYA. <i>La Légende du Merle blanc</i>	LXXV
— <i>L'Hôtel des Invalides</i>	LXXX	LACON DE VILLEMORIN. <i>Le Roi et le Perroquet ou le Transfert de l'Âme</i>	LXXXI	MULDER. <i>La Légende du Merle blanc</i> (musique)	LXXV
BERNIS (général vicomte de). <i>Souvenirs d'Afrique</i>	LXXIII, LXXIV, LXXVI	LAFENESTRE (Georges). <i>Rembrandt van Ryn</i>	LXXVI	PETIT (Edouard). <i>Débuts de Professeur</i>	LXXXIX
BOURGET (Paul). <i>Le David</i>	LXXXI	LAFONTAINE (Henri). <i>Dalila, souvenirs de théâtre</i>	LXX	PLANHOL (R. de). <i>Saint-Georges</i>	LXXII
BOËLLMANN (Léon). <i>Je ne fay rien que requérir</i> (musique)	LXXXVI	LA SIZERANNE (Robert de). <i>Léonard de Vinci et l'Esthétique du Portrait</i>	LXXI	PONT-JEST (René de). <i>Goulab-Soubi</i>	LXXX
BUET (Charles). <i>La belle Histoire d'une Echarpe couleur de cheveux d'or</i>	LXXIV	LEMAIRE (Gaston). <i>En Mazurkant</i> (musique)	LXXXVIII	QUELLIEN (N.). <i>Le Pénitent</i>	LXXXVII
BUFFENOIR (Hippolyte). <i>Napoléon, Gœthe et Wieland</i>	LXXXVIII	LEMOYNE (André). <i>Paysage de Nuit</i>	LXXXVII	ROD (Edouard). <i>La Noël de Frère Léon</i>	LXXXI
CHANTAVOINE (Henri). <i>La Montagne Sainte-Geneviève</i>	LXXXIX	— <i>La Tourterelle poignardée</i>	LXXXVIII	— <i>Une Rencontre</i>	LXXXVI
CLARETIE (Léo). <i>Boney</i>	LXX	LÉOGNAN. <i>La Cavalerie française</i>	LXXXII	RODENBACH (Georges). <i>Le Lac d'Amour</i>	LXXI
— <i>La Journée du Lycéen</i>	LXXXIX	LUTÉCIUS. <i>Les Croquis du mois</i>	LXX, LXXI, LXXII, LXXIII, LXXIV, LXXV, LXXVI, LXXVII, LXXVIII, LXXIX, LXXX	ROSNY (J.-H.). <i>La Communication inter-planétaire</i>	LXXXVII
COULUS (Romain). <i>Les deux Sœurs légendaires</i>	LXXXIV	MAIRET (Jeanne). <i>Nos bons Amateurs</i>	LXXXVIII	SOUDAY (Paul). <i>Les Lycées de jeunes Filles</i>	LXXXIX
DAUZATS (Charles). <i>Le Monde et les Étoiles des Cafés-Concerts</i>	LXXV	MAROT (Clément). <i>Je ne fay rien que requérir</i>	LXXXVI	STREHLI (Georges). <i>L'Éducation physique dans les Lycées</i>	LXXXIX
DIGUET (Charles). <i>Après la Bataille</i>	LXXXVIII	MARTEL (Tancrède). <i>Les Cafés-Concerts d'autrefois</i>	LXXV	T. G. <i>Les Livres</i>	LXX, LXXI, LXXII, LXXIII, LXXIV, LXXV, LXXVI, LXXVII, LXXVIII, LXXXIX, LXXX
DUBOR (Georges de). <i>La Harpe à travers les Ages</i>	LXXXIII	— <i>Le Caviar</i>	LXXI	VÉZY (Jean). <i>Le Service en Campagne</i>	LXXII
DUVIQUET. <i>Un Volontaire de 1792</i>	LXXX	MASSNET (Jules). <i>Souvenirs de la Campagne de Rome</i>	LXXXI	VILLEFER. <i>Les Remontes</i>	LXXXII
EERENS (général baron Von). <i>La Campagne de Russie</i>	LXXI	MASSON (Frédéric). <i>Le major général Alexandre Berthier</i>	LXXXIV	VOGUÉ (Vicomte Melchior de). <i>Un bon coup de Couteau</i>	LXXXI
FOUCHER (Paul). <i>La Rose Ida-Lia</i>	LXXXIII			VOLVIC (Pierre). <i>La Journée d'un Traîneur de Sabre</i>	LXXII
GARNIER (Edouard). <i>La Céramique française</i>	LXXXVII, LXXXVIII			WILLY. <i>Les Œufs</i>	LXXX
GIRARDIN (Eugène). <i>Une Idylle à Mahé</i>	LXXXVII			XANROF. <i>Les Cabarets de Montmartre</i>	LXXV
JOLLIVET (Gaston). <i>Les Cafés-Concerts</i>	LXXX			— <i>Sans Rime ni Raison</i>	LXX

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

ABBÉMA (Mlle Louise). <i>Nos bons Amateurs</i>	LXXXVIII	GIRARDIN (Eugène). <i>Une Idylle à Mahé</i>	LXXXVII	OUTIN (P.). <i>Premier chapitre</i> (Grande prime)	LXXX
ADELIN (Jules). <i>Paysage de nuit</i>	LXXXVII	GOUBIE (Richard). <i>Deux Amies</i> (Hors texte double prime)	LXXXIV	PÉLICAN. <i>Les Cafés-Concerts d'autrefois</i>	LXXV
BAC (Ferdinand). <i>Quadrille des Demi-Vierges</i> (Hors texte)	LXXV	— <i>Le Gué</i> (Couverture)	LXXXVII	PARIS (Alfred). <i>Souvenirs d'Afrique</i>	LXXXIII, LXXXIV, LXXXV
— <i>Sans Rime ni Raison</i>	LXX	GROS (Baron). <i>Le major général Alexandre Berthier</i>	LXXXIV	— <i>Un Volontaire de 1792</i>	LXXX
BACLER D'ALBE. <i>Le major général Alexandre Berthier</i>	LXXXIV	GUILLAUME (Albert). <i>Le Caviar</i>	LXXI	PRIEUR. <i>Les Champs-Élysées (I)</i>	LXXXVI
BALLAVOINE. <i>L'Ouverture de la Pêche</i> (Couverture)	LXXXVI	— <i>La Journée d'un Monsieur qui veut maigrir</i>	LXXXI	PRINCETEAU (René). <i>Le Retour</i> (Hors texte)	LXX
BARRAU. <i>Un bon coup de couteau</i>	LXXXI	HERNANDEZ. <i>Chrysanthèmes</i> (Couverture)	LXXX	REMBRANDT VAN RYN. <i>Portrait de Rembrandt</i> (Hors texte)	LXXXVI
BELLANGÉ (H.). <i>Les Champs-Élysées (II)</i>	LXXXVII	HOLBEIN (Hans). <i>Hans Holbein et sa vie en Angleterre</i>	LXXXIII	REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIRECTES. <i>L'Architecture des Lycées de Filles</i>	LXXXIX
BÉRAUD (Jean). <i>Après la Répétition</i> (Couverture)	LXXXIII	— <i>Anne de Clèves</i> (Hors texte)	LXXXIII	— <i>Cabarets de Montmartre</i>	LXXV
— <i>Escrimeuse</i> (Hors texte)	LXXX	ISRAËL SYLVESTRE. <i>Les Champs-Élysées (I)</i>	LXXXVI	— <i>Les Cafés-Concerts</i> (en couleurs)	LXXV
BOURGAIN. <i>Le David</i>	LXXXI	JUNKER (Hermann). <i>Napoléon, Gœthe et Wieland</i>	LXXXVIII	— <i>Les Cafés-Concerts d'autrefois</i>	LXXV
— <i>Le Pénitent</i>	LXXXVII	JEANNIOT (Ch.). <i>Pointe d'avant-garde</i> (Couverture)	LXXXII	— <i>La Cavalerie française</i> (en couleurs)	LXXXII
BOUTET (Henri). <i>En retard</i> (Hors texte)	LXXV	JOB. <i>Les Œufs</i>	LXXX	— <i>La Céramique française</i> (en couleurs)	LXXXVII, LXXXVIII
CAIN (Georges). <i>Conclusion</i> (Hors texte double prime)	LXXXI	KRATKÉ. <i>Le Rêve du Lycéen</i> (Hors texte)	LXXXIX	— <i>La Harpe à travers les Ages</i>	LXXXIII
CALLOT (Jacques). <i>L'Hôtel des Invalides</i>	LXXX	LACOSTE (Mlle). <i>Tricoteuse</i> (Couverture)	LXXXVIII	— <i>L'Hôtel des Invalides</i>	LXXX
CASSIERS (Henri). <i>Le Lac d'Amour</i>	LXXI	LA LYRE. <i>La Nuée</i> (Hors texte double prime)	LXXXVII	— <i>La Journée du Lycéen</i>	LXXXIX
CHAIGNEAU. <i>Moutons au Pâturage</i>	LXXX	LAURENT-DESROUSSEAUX. <i>La Tourterelle poignardée</i>	LXXXVIII	— <i>La Journée d'un Traîneur de sabre</i>	LXXXII
CHALON. <i>Le Roi et le Perroquet ou le Transfert de l'Âme</i>	LXXXI	LEJEUNE (Général). <i>Le major général Alexandre Berthier</i>	LXXXIV	— <i>Les Lycées de Garçons</i> (en couleurs)	LXXXIX
CHARDERON (Mlle F.). <i>Le Préféré</i> (Hors texte)	LXX	LEMAIRE (Mme Madeleine). <i>En Récréation</i> (Hors texte)	LXXXIX	— <i>Les Lycées de jeunes Filles</i> (en couleurs)	LXXXIX
CHOCARNE-MOREAU. <i>Une vieille Farce</i> (Couverture)	LXXXIX	MAUZAISSE (d'après Girous). <i>La Harpe à travers les Ages</i>	LXXXIII	— <i>Le Monde et les Étoiles des Cafés-Concerts</i> (en couleurs)	LXXV
DEBUCOURT. <i>Les Champs-Élysées (I)</i>	LXXXVI	MÉTIVET (Lucien). <i>En mazurkant</i>	LXXXVIII	— <i>La Musique des Cafés-Concerts</i>	LXXV
DEVERIA. <i>La Harpe à travers les Ages</i>	LXXXIII	— <i>La Légende du Merle blanc</i>	LXXV	— <i>Les Remontes</i>	LXXXII
DORÉ (Gustave). <i>Les Cafés-Concerts d'autrefois</i>	LXXV	— <i>La Noël de Frère Léon</i>	LXXXI	— <i>Le Service en Campagne</i> (en couleurs)	LXXXII
DOUCET (Lucien). <i>Au Coin du Feu</i> (Couverture)	LXX	MILLOCHAU. <i>La Cueillette des Lilas</i> (Hors texte)	LXXXIII	RICHTER. <i>Fantaisie orientale</i> (Hors texte)	LXXXVI
DUPLESSIS-BERTAUX. <i>Les Champs-Élysées (I)</i>	LXXXVI	MONGINOT (Ch.). <i>En arrêt</i> (Hors texte)	LXXXVIII	ROBAUDI. <i>Dalila</i>	LXX
FÉROGIO. <i>Les Champs-Élysées (II)</i>	LXXXVII	MOREL (Charles). <i>Saint-Georges</i>	LXXXII	ROSSI (Lucius). <i>Printemps</i> (Couverture)	LXXXIV
FOULD (Mme Consuelo). <i>Une Rencontre</i>	LXXXVI	MUCHA. <i>Bravo!</i> (Couverture)	LXXXV	ROUFFET. <i>L'Aigle et l'Étoile</i> (Hors texte)	LXXXII
GAUDEFRY. <i>Il ne faut pas chasser deux Lièvres à la fois</i> (Hors texte)	LXXXVIII	ORANGE (Maurice). <i>La Campagne de Russie</i>	LXXI	SAHIB. <i>La Rose Ida-Lia</i>	LXXXIII
GAVARNI. <i>Les Cafés-Concerts d'autrefois</i>	LXXV	ORAZI. <i>Souvenirs des environs de Rome</i>	LXXX	SAUERWEID. <i>Les Champs-Élysées (II)</i>	LXXXVII
GÉRIN. <i>En parlant de l'Absent</i> (Hors texte)	LXXI				
GERVEY. <i>La Fée au Gui</i> (Couverture)	LXXXI				

SCHNORR. <i>Napoléon, Gæthe et Wieland.</i> LXXVIII	VIMAR (Auguste). <i>Après la Bataille.</i> LXXVIII	WAGREZ (Jacques). <i>Je ne fay rien que requérir.</i> LXXVI
TENRÉ (Henry). <i>Domino rose</i> (Couverture). LXXI	— <i>Boney.</i> LXX	— <i>La belle histoire d'une Echarpe couleur de cheveux d'or.</i> LXXIV
TOULOUSE-LAUTREC. <i>Les deux Sœurs légendaires.</i> LXXIV	VINCI (Léonard). <i>Léonard de Vinci et l'Esthétique du Portrait.</i> LXXI	WALKER. <i>Arrivée au Cantonnement</i> (Hors texte). LXXII
TRIANON (L.). <i>Les Croquis du mois.</i> LXX, LXXI, LXXII, LXXIII, LXXIV, LXXV, LXXVI, LXXVII, LXXVIII, LXXIX, LXXX	— <i>La Joconde</i> (Hors texte). LXXI	WENGEL. <i>Goulab-Soubi.</i> LXXX

TABLE DES FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

AVEC L'INDICATION DE PLACEMENT POUR LE RELIEUR.

LXX. — JANVIER	LXXIV. — MAI	LXXVIII. — SEPTEMBRE
<i>Le Préféré</i> , par M ^{lle} F. CHARDERON, en regard de la page. IV	<i>Deux Amies</i> , par RICHARD GOUBIE (double prime), entre les pages. 92 et 93	<i>Il ne faut pas chasser deux Lièvres à la fois</i> , par A. GAUDEFROY, en regard de la page. XXXVI
<i>Le Retour</i> , par RENÉ PRINCETEAU, en regard de la page. 16	LXXV. — JUIN	<i>En Arrêt</i> , par MONGINOT, en regard de la page. 176
LXXI. — FÉVRIER	<i>En Retard</i> , par HENRI BOUTET, en regard de la page. XXIV	LXXIX. — OCTOBRE
<i>La Joconde</i> , par LÉONARD DE VINCI, en regard de la page. 32	<i>Quadrille des Demi-Vierges</i> , par FERNAND BAC, en regard de la page. 112	<i>Le Rêve du Lycéen</i> , par KRATKÉ, en regard de la page. XL
<i>En parlant de l'Absent</i> , par GÉRIN, en regard de la page. 36	LXXVI. — JUILLET	<i>En Récréation</i> , par Madame MADELEINE LEMAIRE, en regard de la page. 196
LXXII. — MARS	<i>Fantaisie orientale</i> , par RICHTER, en regard de la page. XXVIII	LXXX. — NOVEMBRE
<i>L'Aigle et l'Étoile</i> , par J. ROUFFET, en regard de la page. 48	<i>Portrait de Rembrandt</i> , par REMBRANDT, en regard de la page. 132	<i>Escrimeuse</i> , par JEAN BÉRAUD, en regard de la page. XLIV
<i>Chasseurs à cheval au Cantonnement</i> , par WALKER, en regard de la page. 52	LXXVII. — AOÛT	<i>Moutons au Pâturage</i> , par CHAIGNEAU, en regard de la page. 208
LXXIII. — AVRIL	<i>La Nuée</i> , par LA LYRE (double prime), entre les pages. 146 et 147	LXXXI. — DÉCEMBRE
<i>La Cueillette des Lilas</i> , par MILLOCHAU, en regard de la page. XVI		<i>Premier Chapitre</i> , par PIERRE OUTIN (format 84 × 64).
<i>Anne de Clèves</i> , par HANS HOLBEIN, en regard de la page. 72		<i>Conclusion</i> , par GEORGES CAIN (format 84 × 64).

TABLE DES COUVERTURES EN COULEURS

LXX. — JANVIER. — <i>Au Coin du Feu</i> , par LUCIEN DOUCET.	LXXIV. — MAI. — <i>Printemps</i> , par LUCIUS ROSSI.	LXXIX. — OCTOBRE. — <i>Une vieille Farce</i> , par CHOCARNE-MOREAU.
LXXI. — FÉVRIER. — <i>Domino rose</i> , par HENRI TENRÉ.	LXXV. — JUIN. — <i>Bravo !</i> par MUCHA.	LXXX. — NOVEMBRE. — <i>Chrysanthèmes</i> , par HERMANDEZ.
LXXII. — MARS. — <i>Pointe d'Avant-Garde</i> , par CH. JEANNIOT.	LXXVI. — JUILLET. — <i>L'Ouverture de la Pêche</i> , par A. BALLAVOINE.	LXXXI. — DÉCEMBRE. — <i>La Fée au Gui</i> , par GERVEX.
LXXIII. — AVRIL. — <i>Après la Répétition</i> , par JEAN BÉRAUD.	LXXVII. — AOÛT. — <i>Le Gué</i> , par RICHARD GOUBIE.	
	LXXVIII. — SEPTEMBRE. — <i>Tricoteuse</i> , par MAdemoiselle LACOSTE.	

PORTRAITS

<i>Alexandre Berthier et ses frères.</i> LXXIV	<i>Gæthe.</i> LXXVIII	<i>Parker (Lady).</i> LXXIII
<i>Barrison (Lona).</i> LXXV	<i>Held (Anna).</i> LXXV	<i>Piccaluga (M^{me}).</i> LXXV
<i>Barrison (Sœurs).</i> LXXV	<i>Isabelle de Mantoue.</i> LXXI	<i>Rembrandt.</i> LXXVI
<i>Bernis (Général Vicomte de).</i> LXXIII	<i>Judic (Anna).</i> LXXV	<i>Saskia.</i> LXXVI
<i>Clèves (Anne de).</i> LXXIII	<i>Lafontaine (Henri).</i> LXX	<i>Souch (Mrs.).</i> LXXIII
<i>Darcier.</i> LXXV	<i>Lanthenay.</i> LXXV	<i>Suffolk (Duchesse de).</i> LXXIII
<i>Eerens (le général Baron von).</i> LXX	<i>Libert.</i> LXXV	<i>Théo.</i> LXXV
<i>Feuillet (Octave).</i> LXX	<i>Lidia.</i> LXXV	<i>Thérèse.</i> LXXV
<i>Genlis (M^{me} de).</i> LXXIII	<i>Napoléon I^{er}.</i> LXXVIII	<i>Thibault (Anna).</i> LXXV
<i>Gilberte.</i> LXXV	<i>Orléans (Duchesse d').</i> LXXIII	<i>Vaux (Lady).</i> LXXIII
<i>Guilbert (Yvette).</i> LXXV	<i>Ormond (Comte d').</i> LXXIII	<i>Wieland.</i> LXXVIII